



AVENTURES

DU COMTE

GEORGES-ALBERT D'ERBACH

VÉRIDIQUE HISTOIRE TRADUITE DE L'ALLEMAND

PAR

S. A. R. LA PRINCESSE HENRY DE BATTENBERG

(SUITE ET FIN)

IV

LES CORSAIRES



Le capitaine de la frégate semblait sombre et mécontent; il aurait désiré, disait-il, ne partir que le samedi suivant, ce qui lui aurait permis d'embarquer un chargement de coton. En outre, le temps lui paraissait menaçant et, en effet, dès la première nuit, la mer devint houleuse, puis très grosse, et le capitaine déclara qu'il fallait chercher un abri dans un petit port voisin de la Cala de San-Paolo. Ainsi fut fait; mais bientôt le temps changea, le vent redevint favorable, et pourtant le capitaine, sous différents prétextes, refusa, pendant plusieurs jours, de reprendre la mer, jusqu'à ce qu'enfin l'ordre formel de partir, sous peine d'arrestation, fût envoyé par le Grand-Maitre.

Il était minuit; on suivait les côtes de la Sicile, et la Tour du Guet de Torre di Gustallo venait de jeter ces mots rassurants : *Costa Secura*, lorsque tout à coup un léger esquif noir s'élança d'une petite baie et un vieux marin s'écria : « *Brigantino di tredici banchi!* » Le

timonier appela aux armes. En un clin d'œil, mousquets, lances, poignards et pistolets s'amoncelèrent sur le pont de la frégate. Mais on s'aperçut vite que les munitions de guerre avaient été dérobées; le capitaine ne se montrait pas : on était trahi, livré! Les victimes résolurent de vendre chèrement leur vie, car tout valait mieux que l'esclavage.

Des treize bancs du brigantin vola une nuée de flèches empoisonnées; douze hommes, dont trois Allemands, tombèrent mortellement blessés; le baron Neipperg entre autres. Les pirates se rapprochèrent pour monter à l'abordage; Georges-Albert et ses compagnons se battaient comme des lions, repoussaient les assaillants, en tuaient ou blessaient un grand nombre. La frégate avait l'avantage d'être beaucoup plus haute que le brigantin, ce qui facilitait la défense. Achmet Raïs, le chef des corsaires, ordonna une seconde attaque par les archers; tous les Allemands furent plus ou moins atteints; cependant, ils continuaient à résister et peut-être auraient-ils vaincu, s'ils n'eussent été tournés et attaqués par derrière. A partir de ce moment, tout fut perdu; le corsaire et ceux de ses hommes encore valides envahirent le pont de la frégate. Achmet ordonna de jeter les morts à la mer et de donner des soins aux blessés. Georges-Albert et quelques autres avaient été relativement épargnés, parce qu'on espérait leur faire payer de riches rançons. Le jeune comte, profondément affligé, donnait ses soins à son gouverneur mourant et à son trésorier List.

— Qui êtes-vous? lui demanda le corsaire; vous vous êtes battu comme un chevalier de Malte et vous semblez être de haut rang.

— Je m'appelle Georges-Albert Heidelberger, répondit le comte, et je suis étudiant.

Achmet fronça le sourcil. Les autres prisonniers firent des répliques du même genre et, plus tard, se jurèrent mutuellement le secret sur leur rang.

— Où est le capitaine? demanda ensuite Achmet.

— Il a reçu la récompense de sa trahison dès le début du combat, répliqua l'un des Allemands, et depuis longtemps il est au fond de la mer.

Pendant l'interrogatoire, le baron Neipperg expira; et, comme Achmet commandait qu'on rendit toutes les armes, Georges-Albert tira promptement la belle épée que lui avait donnée le Grand-Maitre, la déposa sur le corps de son cher gouverneur, la recouvrit de son manteau et la fit descendre avec lui dans les flots. Tout ce qui appartenait aux voyageurs fut pillé; à grand-peine, d'Erbach sauva un Nouveau-Testament, un livre de prières, un petit nécessaire de voyage et un peigne.

Bientôt le brigantin se dirigea vers l'Afrique, remorquant la frégate capturée; vers le soir, les captifs aperçurent Malte, avec quel regret, on peut le deviner. Ils ignoraient encore que le Grand-Maitre était déjà prévenu. Aroch, le Maure racheté par Georges-Albert, avait gagné la Sicile à la nage, donné l'alarme au premier poste, et un messenger à cheval s'était rendu au cap Passaro, où une galère de l'Ordre avait reçu les tristes nouvelles pour les porter à Malte.

Le lendemain, Achmet Raïs entra au port de Gerbi; et le 23 mai, une des galères du Bey emportait à Tunis les prisonniers divisés en deux bandes.

— Sur mon honneur, leur dit le comte, je vous jure que je ne vous abandonnerai pas, que je ne chercherai pas à me faire racheter seul, et que je resterai avec vous tant que vous ne serez pas tous libérés.

Grâce au dévouement intelligent d'Aroch, il put écrire au Grand-Maitre et à son frère aîné, Frederik Magnus, ainsi qu'à sa mère; et, par une suite de circonstances imprévues, ces dernières lettres furent reçues avant celle qu'on envoyait à Malte.

Quand la galère entra dans le port de la Goulette, les prisonniers furent mis aux fers. En vain, Achmet offrit à Georges-Albert de l'en exempter, s'il voulait lui révéler son vrai nom. Le comte refusa, demandant seulement qu'on épargnât le plus âgé, de Quadt, et le plus jeune, Wilhem Starschedel, un charmant adolescent de seize à dix-sept ans, grièvement blessé, à qui son frère aîné prodiguait ses soins. Achmet n'était pas inhumain; il aurait voulu éviter à ses braves captifs, dont le rang ne faisait pour lui aucun doute, les souffrances qui les attendaient.

— Promettez-moi 2,000 couronnes, disait-il au comte, et je vous cacherai jusqu'à ce que vous puissiez vous les procurer. Pour les autres, je ne peux rien; ils appartiennent au bey.

Mais le comte répondait :

— Ce sont mes frères et mes camarades; nous partagerons le même sort.

Par humanité, le corsaire fit rendre à chacun son manteau, un paquet de linge et leur fit revêtir leurs meilleurs habits, pour qu'on appréciait mieux la valeur de sa prise. Le jeune blessé, plein de résignation et de courage, apprit, avec une joie sublime, qu'il y avait à Tunis un cimetière chrétien et que, s'il succombait, il reposerait en terre sainte.

Arrivés à la ville, les prisonniers furent enfermés à la Kaasbah, dans une prison nue, dallée, meublée de quelques bancs et de paille; on obtint des coussins et un tapis pour le blessé. Le mauvais air, la chaleur, la ver-

mine, autant que les tristes pensées, chassèrent le repos malgré la fatigue. Dès le lendemain matin, tous, excepté les frères Starschedel, après un déjeuner de pain et d'olives, furent employés à démolir une maison près de la grande mosquée. Le dur labeur en plein soleil dépassait les forces de ces hommes habitués à une vie et à un climat si différents; tour à tour, ils s'évanouirent, et pour les faire revenir à eux, on les couvrit d'eau froide et on les frappa sur le côté avec un bâton. On leur imposa exprès les plus lourdes tâches, afin de les amener à se faire connaître.

Deux Français qui partageaient leur captivité, reçurent quelques jours après l'argent de leur rançon et se chargèrent volontiers de lettres pour le frère et la mère de Georges-Albert, à qui ils laissèrent, en partant, leurs plumes, encre et papier cachés sous une large pierre, dans la muraille. Le comte donnait aux siens les instructions nécessaires pour faire parvenir une lettre de crédit à Malte, au nom de Georges Heidelberger, étudiant. On lui demandait 25,000 ducats; il avait offert 600 couronnes, résolu à n'engager que sa propre fortune, sans compromettre celle de sa maison.

V

ESCLAVAGE

Quelques jours après leur arrivée au bagne, les captifs furent conduits devant le bey, en son palais du Bardo.

Khar Osman, pas plus qu'Achmet Raïs, ne manquait de justice ni d'une certaine générosité; mais, élu par la garde prétorienne, dont les tentes entouraient son palais, il savait être leur créature, leur prisonnier, et ne pouvait oublier que ses cinq prédécesseurs étaient morts étranglés. Il fallait satisfaire l'avidité des janissaires, et l'on soutenait, sans en vouloir démordre, que trois ou quatre des Allemands devaient être fils de prince. Le bey essaya d'abord de la douceur et de la persuasion; il déclara que des hommes si braves ne devaient pas rester au bagne, et leur assigna le Bardo pour résidence; il envoya chercher le jeune Starschedel dans une litière et permit à son frère de lui donner tous les soins nécessaires; il prodigua au comte d'Erbach les expressions de sympathie et les promesses les plus tentantes, s'il voulait lui révéler son vrai nom. Le jeune gentilhomme l'avait séduit, disait-il; il

le retiendrait à sa cour, lui donnerait une haute situation, et qui pouvait savoir? « Le trône de Tunis était accessible à tous ceux qui possédaient la tête du serpent, le cœur du lion et les pieds du cheval; rien de tout cela ne manquait à « Giorgio », comme il l'appelaient. Il lui suffirait, pour aspirer à tout, d'abandonner la Croix et de servir le Croissant. »

A cela, Georges-Albert répondit :

— Seigneur, c'est impossible.

— Et pourquoi?

— Parce que je suis voué au service de Celui que je n'oserais pas renier.

— Et qui donc sers-tu avec tant de fidélité?

— C'est le Christ, le Fils du Dieu vivant.

— Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te faire subir telle torture qu'il me plaira?

— Je le sais, répondit le comte, avec calme et fermeté.

Il fallut donc retourner aux durs travaux, et plus d'une fois les autres prisonniers, qu'on supposait plus obscurs, reçurent la cruelle bastonnade, mais tous, même le vieux Quadt, restèrent inébranlables.

Pendant ces tristes jours, le jeune Starschedel achevait de s'éteindre; ses souffrances diminuaient quelque peu, à mesure que sa faiblesse augmentait; sa résignation angélique arrachait des larmes à tous ceux qui l'approchaient; son frère semblait souffrir plus que lui-même; Georges-Albert le soutenait par ses prières et ses pieux entretiens. Enfin, une nuit, après un dernier regard d'affection et de reconnaissance, la belle jeune âme s'envola, et une heure plus tard, selon la loi du pays, la dépouille mortelle était déposée en terre chrétienne par des mains amies et dévouées.

Une quinzaine de jours s'étaient écoulés lorsqu'un négociant turc et deux Maltais, envoyés par le Grand-Maître, se présentèrent pour faire des offres généreuses au sujet de la rançon. L'Ordre répondait du présent, sans pouvoir engager l'avenir, et Georges-Albert persévérait dans son refus de compromettre la situation future de sa maison.

Alors, le bey eut une idée bien étrange pour un oriental musulman, une idée qui jeta son prisonnier en plein roman. Il avait une fille âgée de dix-sept ans, admirablement belle et accomplie, nommée Sélima. Elle s'exprimait facilement en français; par elle, peut-être, on arracherait au comte le secret qu'il gardait si bien?

C'était une enfant chérie et gâtée. Ayant entendu vanter la beauté, le courage, l'aspect noble et fier de Georges-Albert, elle exprima hardiment le désir de le voir, et pria son père de permettre qu'il vînt jouer aux échecs avec

elle. Le bey consentit, et le beau captif, vêtu d'un riche costume espagnol, fut conduit aux appartements somptueux de la jeune princesse.

A son côté se tenait une esclave jouant avec un éventail de plumes de paon; à la porte, deux janissaires restaient en permanence.

Très frappée de l'aspect du bel étranger, si différent, avec sa noble stature et sa physiologie loyale, des Maures, Turcs et Juifs, qu'elle voyait journellement, Sélima lui demanda courtoisement s'il voudrait se mesurer avec elle aux échecs :

— Votre beauté, répliqua-t-il, mériterait un meilleur adversaire. Toutes mes pensées sont troublées et confuses comme les cordes d'un luth hors d'usage; mes joies ont été changées en douleurs, mes espérances en craintes, mon courage en appréhensions. Pardonnez-moi si je suis un médiocre joueur.

La princesse mettait ses pièces en ordre de bataille; l'une d'elles tomba, et Georges-Albert la lui rendit avec une courtoisie si gracieuse, qu'elle s'écria :

— Je sais maintenant que tu dois être le fils d'un prince; tout te trahit.

— Je ne suis pas fils de prince, noble dame, répondit Georges-Albert, avec une dignité calme; j'étais, il y a peu de temps, un gentilhomme libre; je ne suis plus que l'esclave de votre père, un esclave qui ne doit pas oublier sa position, et que vous avez daigné envoyer chercher pour jouer aux échecs avec vous.

Une vive rougeur empourpra les joues de Sélima.

— J'aimerais, dit-elle, savoir qui tu es, et j'admets franchement que mon père partage mon désir, mais je n'ai jamais songé à pénétrer ton secret pour te nuire. Non, Georges, je ferais volontiers tous mes efforts pour t'aider à recouvrer cette liberté tant désirée, et si tu as besoin d'une amie, ne m'oublie pas.

Quand le jeu fut fini, le comte d'Erbach avait vaincu de plus d'une manière. En outre, Sélima n'avait pu obtenir d'autres détails sur sa personnalité et sa position sociale, que ceux-ci : il avait perdu son père depuis douze ans; il avait trois frères, dont deux étaient au service de princes allemands; donc, ils n'étaient eux-mêmes ni princes ni riches.

— Mais il doit être de noble naissance, répliqua le bey; autrement, on ne viendrait pas de si loin négocier sa rançon.

Le Divan, au Conseil, avait décidé d'extorquer des aveux au moyen de la torture.

On tint parole avec la plus grande cruauté; non seulement les captifs furent chargés de lourdes chaînes, dépouillés de presque tous leurs vêtements, frappés, condamnés aux plus

pénibles travaux, enfermés la nuit dans des cachots étroits, humides, remplis de vermine et infestés de dangereux scorpions; mais, afin de tourmenter l'âme autant que le corps, on les jeta au milieu du rebut des criminels dont la conduite bestiale et l'ignoble langage leur infligèrent d'atroces souffrances morales. On les menaça de les vendre séparément à des maîtres qui les emmèneraient dans l'intérieur du pays, où ils seraient perdus et oubliés. Rien ne lassait leur constance. En vain, le bon Wolf Dietrich envoya un moine Rédemptioniste offrir 10,000 ducats pour la rançon de Georges-Albert, promettant de libérer ensuite les autres prisonniers; en vain, le Grand-Maitre voulut s'engager à payer l'énorme somme demandée par le bey et son Conseil; le comte répondit toujours :

— Je ne veux ni abandonner mes compagnons d'infortune, ni appauvrir ma famille pour plusieurs générations; si la volonté de Dieu est que je succombe sur cette terre barbare, je m'y sou mets.

Cette fermeté d'âme irritait grandement le bey, quoiqu'il l'admirât en secret, mais sa fille se contentait d'admirer sans s'irriter. A grand-peine, elle obtint que le prisonnier lui fût amené une seconde fois, et elle frissonna à la vue des ravages qu'avaient faits les tortures morales et physiques sur ce corps robuste. Les joues, brûlées par le soleil, étaient creuses, les yeux avaient perdu leur éclat et leur expression juvénile; les belles mains amaigries étaient couvertes de blessures, les membres raidis, le torse émacié s'inclinaient avec peine devant la princesse. Quand elle voulut parler, elle fondit en larmes, et s'écria enfin :

— Georgio, ne vois-tu pas que le Dieu des Chrétiens t'a abandonné? Allah est bien plus puissant et miséricordieux. En un clin d'œil, il peut te donner tout : honneurs, richesses, toutes les joies de la vie, si tu veux seulement te laisser conduire à lui par la parole de son saint prophète? Mon père t'élèvera au plus haut rang, ne te refusera rien; n'entends-tu pas, ne sens-tu rien?

Deux esclaves étaient près; elle les envoya chercher des rafraîchissements, et, prenant doucement dans sa main tremblante celle du comte, elle ajouta d'un ton suppliant :

— Georgio! cher Georgio! ne te condamne pas à la misère, au malheur. Reste ici... reste ici... pour... par pitié pour moi!

— Je ne le puis, Sélima; que Dieu nous vienne en aide à vous et à moi! répondit Georges-Albert à voix basse, et il porta rapidement à ses lèvres la douce main de la princesse avant de s'éloigner à pas précipités, tandis que Sélima retombait en sanglotant sur ses coussins.

VI

DANS L'ODENWALD

Pendant que le jeune comte d'Erbach souffrait dans les prisons de Tunis, sa famille et ses alliés étaient appelés en une sorte de cour plénière, au château-fort de Breuberg, dans l'Odenwald, propriété de son frère, le comte Jean-Casimir, pour traiter de la rançon. Dans la magnifique salle des Chevaliers, restaurée en 1613 et dont on peut encore admirer les nobles proportions, les peintures mythologiques et les scènes de chasse qui couvrent le plafond et les murailles, s'assemblèrent, avec la comtesse douairière d'Erbach, ses trois fils aînés, beaucoup de chevaliers et seigneurs délégués par différentes cours et accompagnés de leurs conseillers et secrétaires, car la triste nouvelle s'était répandue avec une grande rapidité, et les offres de secours avaient afflué.

Quand les trompettes des hérauts d'armes eurent appelé les nobles hôtes au conseil, la comtesse douairière, ses fils et les envoyés de Bade, de Nassau, de Brandebourg et autres cours, prirent successivement la parole. Ce fut ensuite le tour de Peter Haag et de Scherffer, nos vieilles connaissances, qui, entre autres avis, émirent celui de mettre fin aux prodigalités de maître List, s'il n'était pas mort. Il fut convenu que l'on paierait au Bey les trente mille couronnes demandées, car ses exigences avaient augmenté à mesure que se manifestait l'intérêt de tous les pays en faveur des prisonniers et surtout du jeune comte. Il fallait tenir la parole qu'il avait donnée de ne pas se laisser délivrer sans ses compagnons; plus tard, on ferait la part de chacun; et l'on ne manqua pas de faire observer que le vieux Quadt, étant immensément riche, devrait prendre sa part du fardeau, car il avait, plus que personne, poussé Georges-Albert à se jeter au-devant du péril. Le moment venu, on eut grand-peine à tirer du vieil avare la somme qu'il lui incombait de payer et, par sa faute, les négociations dernières traînèrent en longueur.

Les banquiers de Nuremberg furent chargés de transmettre les fonds nécessaires par l'entremise de leurs représentants à Venise; et la sollicitude du Grand-Maitre de Malte, qui ne s'était jamais démentie, fut d'un grand secours. On achevait de délibérer à Breuberg, quand le comte Jean-Casimir reçut une lettre de l'Electeur de Mayence disant : « Un rapport nous est arrivé du monastère de la Rédemption à Naples; nous apprenons qu'une galère gènoise apporte

la nouvelle que Khar Osman a vendu le comte d'Erbach pour sept cents sequins; mais, grâce à la puissante intervention du Grand-Maitre de Malte et d'un envoyé du roi de France à Tunis, il a été convenu que le comte et ses compagnons seront rendus à la liberté, si l'on paie une rançon de trente mille sequins. Il est donc nécessaire d'écrire au Grand-Maitre pour le prier d'avancer la somme. Deux frères de la Rédemption partiront à la première occasion afin de traiter de la rançon. On nous dit aussi que le plus vieux des prisonniers, un nommé de Quadt, âgé d'environ soixante ans, a été cruellement bâtonné, dans l'espoir qu'il révélerait le rang du comte; mais il a simplement dit : « Il est d'une famille noble et les autres sont d'un rang inférieur. »

VII

DÉLIVRANCE

Les envoyés se succédaient; ils venaient de Malte, de Naples, de Venise, et toujours Khar Osman exagérait ses prétentions, et toujours Georges-Albert répétait :

— Vous nous faites plus de mal que de bien !

Enfin, au commencement de septembre 1617, le Bey, de guerre lasse, accorda un mois de liberté à List et à Quadt pour qu'ils allassent à Malte faire aboutir les négociations avec l'Ordre. En même temps arrivaient à Tunis les délégués de Venise. Sur ces entrefaites, Georges-Albert tomba sérieusement malade et fut pris de délire. On fit venir un de ses compagnons nommé Fink, qui était médecin et qui reconnut aussitôt les symptômes de la petite vérole.

Le Bey, prévenu, fit transporter le malade dans une maisonnette en bois où l'on soignait les gens atteints de ce mal. Peu de jours après, List et Quadt revenaient avec les négociants de Malte, apportant vingt mille couronnes. Les médecins arabes et allemands venaient de déclarer que, selon toute probabilité, Georges Heidelberger ne passerait pas la nuit ! S'il mourait, il ne vaudrait plus un sequin et les autres prisonniers pas grand-chose. On brusqua donc le dénouement; on accepta les vingt mille couronnes et, quelques heures après, tous les captifs étaient libres ! Mais Georges-Albert l'ignora pendant plusieurs jours, car le délire ne lui permettait de rien comprendre. Lorsqu'il revint enfin à la raison, il s'écria :

— Dieu soit loué et béni ! Fink, lisez-moi le psaume 103 !

La crainte inspirée par la petite vérole empêcha le comte d'aller prendre congé de Khar Osman et de la pauvre Sélina, qui perdait avec lui son plus cher espoir. Il pria donc un officier de transmettre ses adieux, de dire à la belle jeune princesse qu'il eût été heureux de la remercier lui-même de ses bontés et qu'il lui était pénible de s'éloigner sans avoir, une fois encore, plongé son regard dans ses beaux yeux et baisé sa douce petite main.

Deux jours avant la Toussaint, deux frégates se croisaient en mer, entre Tunis et Malte, et échangeaient trois saluts suivis de ce cri : « Vive l'Ordre de Saint-Jean et son Grand-Maitre ! »

Le noble Alosius de Vignacourt reçut lui-même les captifs libérés à Valette et les emmena au Palais, où ils devinrent les hôtes de l'Ordre.

Georges-Albert, dont l'état de santé exigeait encore de grands soins, fut logé dans le magnifique hospice de l'Ordre et traité avec la sollicitude la plus empressée.

Qui le croirait ? Après s'être si noblement conduit envers ses compagnons d'infortune, après avoir dix fois sacrifié ses intérêts, sa liberté, presque sa vie à leur cause, avoir subi pour eux, sans que rien l'y obligeât, si ce n'est le plus généreux et le plus délicat sentiment d'honneur, il fut traité par plus d'un de telle façon, qu'une fois bien guéri, il dut, en plus d'une circonstance, tirer son épée pour châtier leur ingratitude et leur insolence. Le vieux Quadt, par ses vilénies, ses trahisons, ses détours pour essayer de ne pas payer sa part de la rançon, prolongea beaucoup l'exil de ses collègues et tomba dans un tel discrédit, qu'on lui conseilla de ne se montrer que le moins possible.

« C'est le plus deshonnête, le plus trompeur, le plus vindicatif des hommes, écrivait List ; et avec cela si habile qu'il est bien difficile de le prendre en faute. » Néanmoins, l'heure vint

où il dut s'exécuter, et l'on put enfin quitter Malte.

Le Grand-Maitre escorta, avec tous les honneurs désirables, le comte d'Erbach à la galère de l'Ordre, qui le conduisit à Messine le 13 juillet 1618. A Naples, il présenta ses hommages et ses remerciements au vice-roi, puis s'embarqua sur un navire florentin, la chaleur rendant le voyage par terre fort pénible.

Le 27 septembre, il arrivait dans son cher Odenwald ; mais il était écrit que, jusqu'au bout, la douleur se mêlerait à sa joie. Comme il s'engageait à cheval sur le pont jeté au-dessus du Mümling, devant le château familial de Fürstenhau, un long cortège funèbre l'arrêta ; c'était celui de son frère aîné Frédéric-Magnus, le chef de la famille, que l'on portait à la sépulture seigneuriale de Michelstadt ! On peut l'y voir encore aujourd'hui et visiter les diverses résidences dont il est question dans ce récit. Elles sont restées debout, comme la famille d'Erbach, malgré les dévastations de la guerre de Trente ans et les vides cruels qu'elle fit dans tant de foyers. Les deux autres frères de Georges-Albert et les fils du comte Louis ayant trouvé la mort sur les champs de bataille, notre héros devint le chef de l'illustre lignée et resta seul pour perpétuer sa race.

Trente années s'étaient écoulées depuis les événements que nous venons de raconter, lorsqu'il s'endormit dans le Seigneur. Plus que jamais persuadé que ses épreuves avaient été la juste punition de sa désobéissance aux injonctions de la comtesse sa mère, Georges-Albert exprima son repentir dans son testament, adjura son fils de rester fidèle aux lois du Seigneur et ordonna qu'on l'ensevelit dans son humble et grossier vêtement d'esclave, recouvert d'une robe de pèlerin.

MARIE DRONSART.

CURIOSITÉ HISTORIQUE

LE SERMENT DES LIGUEURS

« Je jure Dieu, le Créateur, touchant cet Évangile et sur peine d'anathémisation et damnation éternelle, que j'ai entré en cette Sainte Association catholique selon la forme du traité qui m'y a été lu présentement, loyalement et sincèrement, soit pour y commander ou y obéir, et promets sur ma vie et mon honneur de m'y conserver jusqu'à la dernière goutte de mon sang, sans y contrevenir, pour quelque mandement, prétexte, excuse ni occasion que ce soit. »

(PALMAT CAZET.)

CONSEIL



L n'est pas une de vous, mesdemoiselles, qui ne connaisse et n'admire cette institution, à la fois humble et sublime, qui s'appelle la Congrégation des Petites Sœurs des pauvres. Je n'ai pas l'intention de faire ici l'éloge de ces saintes filles; mais, si vous avez visité leurs maisons, vous avez dû, au milieu des grandes choses qu'elles accomplissent, du dévouement infatigable qu'elles prodiguent, être frappées d'un détail qui a son importance dans leur organisation matérielle, si petit qu'il paraisse : c'est l'industrie toute spéciale avec laquelle elles savent utiliser tout ce qui est le rebut des autres, et tout ce qui semble hors de service. Les couvre-pieds des lits, par exemple, sont des merveilles de patience; ils se composent d'une multitude de rognures ou d'échantillons cousus ensemble avec autant de goût qu'en comporte la chose, et ces brins d'étoffes, que toutes nous jetons sans y prendre garde, forment de bons couvre-pieds, et donnent aux dortoirs un aspect propre, soigné, souvent gai et original. Il en est de même pour tout ce qu'elles recueillent et utilisent : la soie effilée remplit des édredons, les bouts de laine, rajoutés l'un à l'autre, font des bas ou des chaussons, etc., etc.

Vous vous étonnez peut-être de ce début, et vous vous demandez si je vais vous conseiller de rassembler les échantillons et les rognures pour couvrir vos lits. Non, certes, il vous siérait mal, à vous, de pousser l'économie jusqu'à ce point, et il suffit que vous gardiez pour celles qui s'en servent les restes qui vous sont inutiles. Mais je pensais l'autre jour qu'on peut, qu'on doit tirer un enseignement de toutes choses, et je songeais à ces autres rognures, — des rognures morales, cette fois, — que presque personne ne s'avise d'utiliser, et qui sont tout bonnement les bribes de votre temps.

Votre vie, mesdemoiselles, est-elle bien remplie, je n'en doute pas. Vous y taillez, comme dans une étoffe plus ou moins précieuse, la matière de vos journées : études, travaux, et même plaisirs et repos légitimes. Mais de ces grands coups de ciseaux, il reste des morceaux, c'est-à-dire des minutes que vous trouvez trop peu de chose pour en faire usage, et je vous assure, cependant, que, si vous saviez employer et rajouter ces minutes, comme les Petites Sœurs leurs bribes d'étoffe ou leurs bouts de laine, vous intercaleriez dans les grandes lignes de votre vie des choses secondaires, mais utiles, qui accroîtraient votre somme de mérites en ce monde, et souvent votre valeur morale.

Vous avez toutes entendu parler du président d'Aguesseau, qui composa un ouvrage de jurisprudence rien qu'en y consacrant, chaque jour, les dix minutes pendant lesquelles la présidente le faisait attendre avant son repas. Pourquoi n'auriez-vous pas toujours une lecture sérieuse commencée, un ouvrage courant et facile entamé pour les pauvres? Alors, vous y consacreriez tantôt les cinq minutes qui s'écoulent en attendant le déjeuner ou le dîner, ou avant une sortie; tantôt le temps qui reste après une visite reçue, un travail fini. Quelques pages lues ainsi, quelques rangs de tricot et de crochet faits sans y penser, et voilà qu'au bout d'un certain temps on a enrichi sa mémoire et son intelligence, ou accompli une bonne œuvre, cela sans avoir rien pris sur les occupations réglées et convenues, simplement en employant ce qui se perdrait dans l'oisiveté, en se servant des *rognures*.

Vous verrez, mesdemoiselles, ce qu'on réalise de choses avec la sage et saine habitude de ne pas perdre un instant. Rien que ce soin qu'on met à ménager le temps et à le transformer en quelque chose d'utile, accroît la valeur que chacun de nous doit s'appliquer à acquérir. Je ne sais qui a dit : « Si vous aimez la vie, ne gaspillez pas le temps, car la vie en est faite. » Non seulement il ne faut pas le gaspiller, mais il faut, je le répète, en faire servir jusqu'aux restes. Essayez seulement, et une fois cette bonne habitude prise, vous ne pourrez plus agir autrement.

M. MARYAN.

Mon Cousin Guy

(SUITE)



ON visage s'est éclairé d'un vrai plaisir d'enfant et elle a pirouetté avec sa légèreté de fée :

— Oh ! quel bonheur ! quel bonheur ! Ainsi, M^{me} Morvan ne pourra plus me faire croire que les petites femmes ne sont que des monstres, puisque vous, qui habitez Paris, vous me trouvez jolie, et vous devez vous y connaître. Que je suis donc contente que vous soyez venu !

Toutceladitavec une joie juvénile et sans ombre de vanité. Mais je ne sais quelles révélations sur M^{me} Morvan m'aurait encore values notre conversation si le docteur, qui rentrait, ne nous avait emmenés dîner.

Arlette avait été dure pour les assiettes de sa belle-mère, qu'elle m'avait annoncées comme affreuses. Elles étaient laides, sans conteste, mais moins encore que le meuble du salon. Le couvert brillait par une absence totale d'élégance ; toutefois, une admirable botte de chèvrefeuille s'épanouissait au milieu de la table, dans une jatte de cristal, de par les soins de M^{lle} Arlette, qui paraissait ravie, d'ailleurs, de cet embellissement et l'enveloppait, à la moindre occasion, d'un œil satisfait tout à fait amusant. Ce qui ne l'empêchait point de causer avec sa joyeuse vivacité, insatiable de détails sur vous toutes, ma sœur et mes nièces, les écoutant, tout en dévorant son dîner de ses jolies dents de chatte, laiteuses et fines, tandis qu'à ses côtés les garçons engloutissaient silencieusement le leur.

Mais s'ils étaient figés dans leur mutisme, ils paraissaient pénétrés d'admiration pour l'animation de leur jeune sœur, dont ils me

font l'effet d'être les dévoués serviteurs. Le docteur Morvan lui-même subissait l'influence de sa rieuse jeunesse, car son visage s'était un peu éclairé et il se révélait causeur très intéressant, au courant de tout ce qui caractérise le mouvement scientifique comme le mouvement artistique contemporain ; tellement, que je me demande encore comment un homme de sa valeur a pu accepter de s'enfouir toute sa vie dans une petite ville de pêcheurs...

Entre lui et Arlette, j'avais tout ce qu'il fallait pour passer une soirée charmante de causerie, — sur des tons différents, — mais ma jeune cousine me réservait, sans le soupçonner, une surprise exquise. Cette surprise, elle me l'a procurée après le dîner, pendant que nous étions tous dans le jardin à jouir d'une nuit incomparable. Tout à coup, en l'écoutant parler, j'ai été frappé de la richesse de son timbre de voix ; et aussitôt m'est revenue en mémoire sa promesse de me faire un peu de musique. Je la lui ai rappelée. Elle s'en est souvenue de très bonne grâce ; mais, comme je me levais pour rentrer à sa suite dans la maison, elle m'a arrêté :

— Si vous êtes bien ici, restez... A la place où vous êtes, on m'entend très bien. Tous les soirs, c'est là que se met papa quand je chante pour lui !

J'ai accepté, tant le conseil était séduisant à suivre. Je vous répète que la nuit était digne de Charlotte et de son fiancé Pierre.

Dans le cadre de la fenêtre, faiblement éclairé, la forme svelte d'Arlette s'est decoupée :

— Mon cousin, que désirez-vous entendre ? Du triste ou du gai ?

— Du triste et du gai !... Tout ce que vous voudrez, car j'aime la musique avec passion et sous toutes ses formes, pourvu qu'elles soient belles !

— Moi, je l'adore ! m'a jeté Arlette disparaissant.

Louise, tu entendras chanter cette fillette et tu reconnaitras qu'il n'y a pas le moindre « emballement » dans mon fait si je déclare qu'elle est merveilleusement douée. Ce qu'elle chante et la façon dont elle le chante, ne res-

semblent à rien de ce que nous avons coutume d'ouïr; ce sont de vieilles poésies bretonnes, des ballades, des rondes, les unes plaintives, les autres d'un entrain endiablé ou encore follement passionnées. Elle les dit comme elle les sent, — et elle sent très vivement, — leur donnant un accent, un relief, une intensité d'expression qui sont tout bonnement stupéfiantes. Elle les chante « à sa façon », selon son mot, n'ayant jamais pris ombre de leçon, d'une voix tout ensemble fraîche et grave que la bonne nature lui a donnée pleine, souple, étonnamment timbrée. Elle les chante avec des accompagnements très simples qu'elle a presque tous imaginés elle-même, selon le caractère de la poésie qu'ils devaient accompagner. Pour certaines ballades, elle a trouvé des accords qui ont des sonorités d'orgue...

Ah! certes, je comprends que son père demeure des instants et encore des instants le soir à l'écouter... Quand elle s'est tue, un instinctif : « Encore! » m'est monté aux lèvres. Mais elle ne m'a pas entendu. Revenue à la fenêtre, elle me criait gaiement :

— Quel silence! Mon cousin, est-ce que je vous ai endormi?

— Endormi! Dites que vous m'avez tellement charmé, que j'ai peine à revenir sur la terre et que je ne trouve pas de mots pour vous remercier...

— Ne me remerciez pas. C'est un immense plaisir pour moi de chanter! Je suis seulement contente de ne vous avoir pas ennuyé en vous obligeant à m'écouter si longtemps!

Avait-elle donc chanté longtemps?... Juste à ce moment, une horloge, — celle de l'église, sans doute, — a sonné dix coups. Ce devait être une heure tardive pour Douarnenez, car je me suis aperçu alors, revenu du monde enchanté où m'avait emporté la musique d'Arlette, que le gros Corentin sommeillait le nez dans sa cravate et que le grand Yves était violemment tenté de faire de même.

Bien vite, je me suis levé, prenant congé du docteur, qui paraissait sensible au plaisir que m'avait fait Arlette; mais, à mes paroles enthousiastes, il a simplement répondu :

— Comment ne serait-elle pas musicienne... Sa mère l'était à un point que vous ne pouvez imaginer!

Quant à la jeune personne elle-même, elle ne semblait pas se douter le moins du monde de la somme de talent dont l'a gratifiée la nature. Suspendue au bras de son père, de cette manière câline qui lui est propre, elle m'accompagnait jusqu'au seuil du jardin; la flamme de la lampe baignait de reflets capricieux sa blanche figure, son regard de feu, sa bouche de petite fille... Dans la nuit, comme je laissais retomber la grille derrière moi, j'ai entendu sa

voix fraîche me crier une dernière fois : — Bonsoir, Guy. A demain!

Et c'est ainsi, dans une mémorable journée, que j'ai fait la connaissance de ma cousine Arlette...

III

Sur la grande place de Douarnenez, il y avait une petite boutique basse, bien connue non seulement des ménagères du pays, mais encore des artistes et des hommes de lettres venus là en séjour d'été, car ils faisaient volontiers de fréquentes stations pour causer avec la propriétaire de ladite boutique, M^{lle} Catherine Malouzec. C'est qu'elle avait vraiment sa personnalité, cette solide Bretonne, frôlant la soixantaine sans que sa haute taille robuste en subit, même de loin, l'effet; à peine quelques rides sillonnaient le visage d'un ton de cire blonde, où luisaient des yeux très vifs qui éclairaient une indiscutable laideur, — mais une laideur souriante et aimable. Eternellement habillée de même, elle avait un air de nonne, ses cheveux gris allongés en bandeaux plats sous la coiffe plissée, sa robe unie, toujours noire, tombant en plis rigides le long de son grand corps sans grâce.

Dans la petite boutique vieillotte, vitrée de carreaux étroits derrière lesquels s'alignaient, en la saison, des pots alternés de géraniums et de fuchsias, non seulement elle vendait de tout, — les pelotes de laine voisinant avec les images bariolées de couleur vive, les faïences de Quimper, le chocolat et les plumeaux à l'usage des ménagères douarnenistes, — mais encore elle accueillait, avec une dignité singulière et innée, les visiteurs de choix qui venaient chercher auprès d'elle les détails sur les coutumes, les légendes, les poésies du pays. Ces détails, elle les leur donnait dans une langue pittoresque de femme intelligente, d'un tour d'esprit bien personnel, puisqu'elle n'avait jamais subi aucune influence intellectuelle.

Ni riche ni pauvre, elle était de fort honorable famille et aurait pu vivre « en dame » dans sa maison. Mais, avant tout, elle était observatrice rigoureuse de la tradition; et sa grand-mère et sa mère ayant été successivement les souveraines maîtresses de la petite boutique basse, elle avait tout naturellement suivi leur exemple, mais en restant fille, car elle s'était jugée, sans pitié, trop laide pour tenter avec succès l'aventure conjugale.

Son frère, non moins respectueux des usages de la famille, où les hommes étaient marins de père en fils, avait longtemps navigué, faisant

le commerce un peu sur toutes les côtes, jusqu'au jour, — très long à se lever, — où, fatigué enfin de sa vie errante, il était revenu se fixer dans ce coin de terre où il avait joué gamin, avec de vigoureux petits gars aujourd'hui hommes vieillis comme lui. Il avait retrouvé la maison familiale telle qu'il l'avait vue tout jeune; il avait repris possession de la chambre qu'il occupait garçonnet, celle-là même où il avait fait ses premiers rêves de vie aventureuse et dont les murs, par endroits, portaient encore la trace des tatouages qu'il leur infligeait pour représenter les scènes décrites dans ses chers livres de voyage.

Maintenant, M. Malouzet ne lisait plus, ses souvenirs lui formant désormais un livre qui suffisait à le charmer; et son occupation préférée était devenue le soin de son jardin, qu'il entourait d'un véritable culte, en compagnie d'un jolie fleur humaine, sa favorite Arlette Morvan, qui faisait de lui tout ce qu'elle voulait, comme M^{me} Morvan le remarquait aigrement en toute occasion. En effet, ce vieux loup de mer de taille athlétique, au demeurant l'homme le plus paisible, le meilleur, le plus doux qu'on pût souhaiter rencontrer, était le docile serviteur de la fantasque Arlette Morvan. « Elle est la seule passion de sa vie! » affirmait en riant M^{lle} Catherine qui ne s'en montrait point jalouse. Elle-même adorait l'enfant, qu'elle avait vue naître, de toute la tendresse inemployée qu'enfermait son cœur de vieille fille. Et l'enfant le savait bien...

Quand elle était bébé, la boutique basse de la grande place lui faisait l'effet d'un monde un peu mystérieux, tant elle y apercevait de choses diverses dont elle ne devinait pas bien l'usage. Aussi, elle y arrivait tout ensemble craintive et charmée, sans rien perdre toutefois de son assurance drôle; sa petite bouche fière, qui n'avait point de baisers pour tout le monde, allant chercher, caressante, la grande figure maigre de M^{lle} Catherine, toujours éclairée pour elle par un bon sourire... Et puis, là, elle était souveraine maîtresse, ce qui convenait fort à sa jeune indépendance; elle était reçue comme une reine par M^{lle} Catherine, ravie de la voir promener sa mignonne personne dans la boutique sombre, amusée de l'adresse des doigts menus fourrageant de droite et de gauche, même dans les profondeurs des boisseaux pleins de lentilles sèches, pour le seul plaisir de disperser ensuite les innocentes lentilles aux quatre vents du ciel, d'un mouvement vif de la main.

Quelquefois pourtant, si les fantaisies d'Arlette devenaient trop audacieuses, M^{lle} Catherine perdait patience et morigénait un peu la petite reine, qui ne se troublait guère, mais cessait tout de suite son jeu. Avec ceux qu'elle

aimait, elle était docile, pliant son impétuosité au joug pour répondre à la tendresse qu'on lui donnait; — d'ailleurs, vite cabrée devant l'autorité des autres. De là ses rébellions plus ou moins accentuées devant M^{me} Morvan, incapable de comprendre une nature prime-sautière, ardente comme celle de l'enfant; irritée de ne pouvoir la transformer en une fillette quelconque, docile, calme, travailleuse, une espèce de machine vivante bien facile à faire mouvoir.

Travailleuse, Arlette l'était, certes, mais à sa manière, passionnée pour ce qui l'intéressait, d'une indifférence totale pour tout le reste; son esprit étant un personnage d'humeur fort indépendante qui habitait un palais très précieux, tout neuf encore, aux murailles de cristal, lumineuses et irisées, hermétiquement closes pour les intrus... De ce nombre, en première ligne, la propriétaire du brillant palais mettait sans hésitation l'arithmétique, science fort estimable sans doute, mais à la façon du grimoire des sorcières; bonne, déclarait-elle dédaigneusement, pour les marchands et les vieilles gens qui ont fait beaucoup d'économies, — non, certes, pour les petites filles à l'aube de leur vie.

En revanche, les portes s'étaient ouvertes bien grandes devant deux illustres sœurs, l'histoire et la géographie; mais elle les avait accueillies à sa manière, les interrogeant sur cela seul qui la charmait, tirant sa révérence à ce qui était chronologie, dates, administration; laissant de côté, avec une désinvolture parfaite, les listes des fleuves, montagnes et autres accidents géographiques qu'elle abandonnait là où ils devaient rester jusqu'à la fin des siècles. Cependant, elle était captivée par les visions, que certains d'entre eux, parfois par leur nom seul, évoquaient dans son imagination, déjà préparée à goûter le pittoresque des contrées lointaines par les récits du capitaine. Lui, avait navigué par là-bas, dans les pays charmeurs qu'Arlette ne connaîtrait jamais, où poussaient de grandes fleurs étranges sous des ciels d'un bleu insondable, à l'ombre d'arbres splendides, tels qu'il en existait dans ces contes, ces légendes qu'elle aimait tant à lire.

Car elle avait, comme tous les êtres très jeunes, le goût du merveilleux. Elle adorait les histoires de saints accomplissant des miracles qui la transportaient d'admiration et ne semblaient jamais surprenants à sa foi naïve et ardente. Elle avait plein la mémoire de vieilles chansons, de vieilles poésies celtiques qui la faisaient vivre dans un monde charmant, inconnu aux profanes, peuplé d'enchanteurs, de saints, de fées, de héros échappés d'un peu partout. Légende et histoire s'étaient,

en effet, si bien amalgamées dans ce jeune cerveau, indifférent à l'ordre des siècles, que bien impossible eût été de lui faire distinguer le domaine propre de chacune. Pour Arlette, étaient contemporains tous les personnages qui lui plaisaient. C'est ainsi qu'elle faisait vivre en excellent voisinage le vaillant Arthur, Henri IV, Roland le paladin, Marie Stuart, voire même la belle et fatale Dahut, la fille maudite du roi Gralon, dont, toute petite fille, elle écoutait l'histoire avec un effroi charmé, pour s'en aller ensuite, à la marée basse, chercher à entrevoir, dans l'infini blond des sables, les ruines saillantes encore de la ville d'Ys, — racontait-on... Quant aux héros qui n'avaient pas le don de la séduire, elle les rejetait pêle-mêle dans le chaos très sombre où jamais ne s'aventurait le lutin qu'elle avait pour esprit; et à la tête des victimes, reléguées dans cet abîme ténébreux, trônait l'infortuné Louis XIV. Ce grand roi majestueux, casqué d'une encombrante perruque, paraissait à Arlette tout crûment un sot d'avoir enseveli sa liberté sous les mille liens de l'étiquette.

C'est que la liberté lui semblait le plus grand des biens, à elle, vrai farfadet, sœur de ceux que les bonnes gens croyaient voir, le soir, danser éperdûment dans la lande; comme eux, toute de flamme, éprise de mouvement, pétillante de malice rieuse, le cœur infiniment tendre, la pensée d'une clairvoyance destinée à devenir sans merci quand sa candeur extrême n'y mettrait plus une sourdine; ayant en elle tout un monde de sentiments, d'idées, d'impressions qui s'unissaient, se succédaient de façon à faire d'elle une petite créature singulièrement vivante. Une petite créature qui tenait donc une très grande place dans l'existence actuelle du bon capitaine Malouzec, lequel, tout bas, la considérait bien un peu comme son enfant, par cela seul qu'il l'avait vue pouponne et qu'elle avait toujours été sa favorite, depuis le temps où il prenait tant de plaisir à soutenir sa marche chancelante de bébé....

.... Et vraiment si, ce jour-là, M. Malouzec ne goûtait pas davantage la paix radieuse de cette matinée de dimanche, c'est qu'il attendait inutilement la visite de sa petite amie. Il l'avait à peine entrevue depuis que cette famille Chausey avait surgi tout à coup, réclamant le droit de faire ample connaissance avec elle et l'accaparant complètement.

Rencontre providentielle dont il y avait lieu de se réjouir, déclarait M^{lle} Catherine. De là sorte, l'enfant connaîtrait les parents de sa mère.

Oui, c'était très bien, le capitaine l'avouait; mais, à part lui, il songeait avec un secret plaisir, tout en se jugeant très égoïste, que

cette brillante famille d'Arlette allait seulement faire une apparition à Douarnenez.

Et il se le répétait encore, tout en contemplant, assis à l'ombre d'un noyer bien feuillu, les perspectives verdoyantes de son jardin. Autour de lui, dans les allées, le soleil épanchait une clarté intense, tachée çà et là par l'ombre crue de quelque branche autour de laquelle des insectes bourdonnaient, ivres de lumière; et dans l'infini bleu de ce ciel d'été, des hirondelles tournoyaient avec des courbes folles, de larges envollements d'ailes qui semblaient les emporter vers la mer palpitante. La brise chaude qui errait chargée d'une indéfinissable odeur de fraises mûres et de lis, apporta soudain au capitaine le bruit d'une lointaine sonnerie de cloches dans l'église qu'on ne voyait pas, et il pensa :

— Tout à l'heure, Catherine, en revenant de la grand'messe, me donnera des nouvelles d'Arlette, puisque l'enfant me délaisse!

Cette accusation était un jugement téméraire. Voici que, soudainement, le capitaine en recevait la preuve, car sur le seuil de la maison apparaissait, en cette minute, une mince personne qui descendait en courant les marches du perron et traversait de même le jardin inondé de soleil.

— Capitaine, bonjour! criait-elle gaiement.

— Comment! c'est vous? bien vous, petite reine. Je croyais que vous m'oubliez tout à fait, que vous alliez partir pour le Pardon sans faire la charité d'un bout de visite à votre vieil ami!

Et, dans ses deux grosses mains, il emprisonnait toute la main d'Arlette.

— Si vous avez cru pareille chose, capitaine, vous êtes un ingrat! Seulement, je suis bien sûre que vous ne l'avez pas cru, ce serait trop mal! Tout à l'heure, nous partons pour Kergoat... Mais je me suis échappée pour venir vous trouver. Il y avait trop longtemps, vraiment, que je ne vous avais vu! Aussi, regardez comme j'ai chaud de m'être tant dépêchée pour courir jusqu'ici!

Elle levait vers lui son jeune visage qu'une ondée de sang empourprait plus vivement aux joues. Vers la racine des cheveux fous, mous, sans autour des tempes, la peau était toute moite. M. Malouzec en fut inquiet.

— Mon petit enfant, il ne fallait pas vous mettre à cause de moi dans un pareil état! J'aurais bien attendu un jour de plus pour que vous ayez recouvré toute votre liberté. C'est demain, n'est-ce pas, que repart la famille Chausey?

— Je ne sais pas bien au juste! Oh! capitaine, je voudrais les voir rester ici toujours! C'est si charmant de les avoir! Et surtout pendant que M^{me} Morvan est absente!

— Comme vous vous éprenez vite, Arlette! fit-il, remué par un vague sentiment de jalousie.

— Mais, capitaine, ils sont tous tellement aimables pour moi! même le fiancé de Charlottel... Un officier, vous savez, et tout à fait bien!... Il a l'air enchanté d'épouser Charlottel!

— Je le crois bien!... A distance, le mariage est toujours une histoire amusante!

— A distance?... Et de près?...

— De près... de près... C'est selon les goûts! bredouilla le capitaine, pénétré du sentiment qu'il s'était aventuré sur un terrain difficile.

Aussi, pour détourner le cours des réflexions d'Arlette, il interrogea :

— Et votre tante?... Vous ne dites rien d'elle!

— Ma tante? Elle est excellente... Et j'en aime déjà beaucoup!

— Allons, c'est complet! Vous adorez toute la famille, y compris le fiancé et votre beau cousin...

— Je ne les adore pas, je les aime!... C'est si bon d'aimer!... Mais, d'eux tous, c'est encore Guy, je crois, que je préfère... Capitaine, il est très bien!

— Très bien?... Mon petit enfant, que vous êtes donc enthousiaste pour rien!

Arlette bondit hors du fauteuil-berceuse où elle se balançait allègrement.

— Pour rien! Si vous voyiez Guy, je vous assure qu'il vous ferait le même effet qu'à moi!... Il serait parfait si...

— Si quoi?

Elle reprit sa place dans le fauteuil, attrapant au passage une fraise dans laquelle mordirent ses petites dents de chatte.

— Si j'étais sûre qu'il ne se moque pas de moi!

— Il se moque de vous! Mais c'est un homme fort mal élevé alors... Comment peut-il vous plaire?

— Je ne suis pas bien certaine qu'il se moque de moi... Il a seulement des yeux qui m'examinent comme une curiosité... Est-ce que j'ai quelque chose d'extraordinaire? Regardez-moi bien... comme si vous ne me connaissiez pas...

Consciencieusement, le capitaine regarda. Elle s'était redressée devant lui, bien droite dans sa svelte petite taille, aux proportions si harmonieuses qu'on ne songeait pas à en remarquer l'exiguïté. Le sang courait sous la peau transparente, empourprant les lèvres; et les yeux étincelaient d'un noir de velours, interrogeant, larges ouverts, le vieillard qui poursuivait son examen.

— Eh bien, capitaine, ai-je quelque chose d'extraordinaire?

— Rien du tout, mon enfant. Mais, peut-être que les demoiselles de Paris sont différentes

de vous! C'est peut-être pour cela qu'il vous accorde tant d'attention...

— Oui, c'est peut-être pour cela! fit-elle pensivement. Enfin, j'espère que ses yeux indiscrets n'ont pas vu dans ma pensée que...

— Que?...

— Que je le trouve tout à fait à mon idéal!... Oh! capitaine, je comprends qu'on déclare les jeunes gens bien, quand ils sont si vifs, si gais, si aimables, quand ils vous baissent la main en arrivant et en partant, quand ils ont vu d'autres villes que Douarnenez, quand ils connaissent des quantités de choses que vous ne connaissez pas! Car je suis sûre que mon cousin Guy sait beaucoup de choses que je ne sais pas!

— Naturellement, ma petite fille, naturellement; il a bien plus étudié que vous...

— Mais, capitaine, je ne parle pas de ce qu'il a appris dans les livres! Je parle de ce qu'on apprend dans... dans la vie, de tout ce que je ne peux pas deviner...

— Heureusement, car ce sont des choses qui ne vous regardent pas, Arlette.

— Mais c'est justement pour cela que j'ai tant envie de les savoir! Dans les yeux de Guy, quand il m'écoute bavarder, toute sorte d'idées passent, je le vois bien. Aussi, il y a des minutes où j'ai une envie folle de lui crier : « A quoi pensez-vous?... » Et puis je n'ose pas...

— Par bonheur, ma petite fille, car il vous trouverait très indiscret!

Le visage souriant du capitaine s'était rembruni devant la pluie d'éloges qui tombait sur ce Guy, et la mine un peu déconfite, il demanda :

— Mais, enfin, comment est-il votre cousin Guy?

— Ni trop gros ni trop mince, et très grand! plus que vous! Et bien plus que moi! Quand je lui parle, il faut que je lève le nez très haut pour voir s'il m'écoute bien!

— Arlette, je croyais que vous détestiez les personnes grandes!

— Les femmes, oui; mais pas les hommes! C'est même très amusant de se sentir toute petite près d'eux et de voir que, cependant, ils en passent par tout ce que vous voulez!

Le capitaine écrasait rageusement une légère motte de terre.

— Eh bien, et vos cousines? Êtes-vous aussi pénétrée d'admiration pour elles?

Naïvement, elle dit :

— Figurez-vous qu'elles m'intimident beaucoup! Elles sont tellement bien, élégantes, gracieuses, aimables, parfaites, enfin! que je me produis l'effet d'une espèce de sauvage auprès d'elles! Je me demande comment Guy, habitué à les voir, peut me trouver jolie!

— Comment savez-vous que ce monsieur

vous trouve jolie ? fit M. Malouzec, fronçant ses gros sourcils blancs.

Triomphante, elle répliqua :

— Parce qu'il me l'a dit !

— Comment, il vous l'a dit ?... Mais c'est un insolent que votre cousin !

— Pourquoi ? fit-elle effarée ; pourquoi ?

— Parce que ce n'est pas l'usage... parce qu'on ne doit pas faire de compliments aux demoiselles bien élevées. D'ailleurs, mon enfant, les jeunes gens disent cela à toutes les femmes qu'ils rencontrent... C'est une bêtise à laquelle il ne faut pas faire attention !

— Une bêtise ?... Alors, capitaine, vous me trouvez un avorton comme M^{me} Morvan prétend toujours que je le suis ? Oh ! non, ne me dites pas cela !... Je suis si contente de penser que je puis être jolie même étant petite et brune, même en ayant les cheveux ébouriffés ! A Paris, on n'a pas les mêmes goûts qu'à Douarnenez ! Tant mieux !

— Arlette, ma chère enfant, savez-vous que vous êtes abominablement coquette !

— C'est de la coquetterie d'être contente qu'on vous trouve bien ?

— Mais oui ! affirma doctement le capitaine.

— Eh bien, alors, je suis coquette, car je suis ravie de n'être pas laide comme je le croyais ! Capitaine, ne me grondez pas ; vous seriez tout à fait content comme moi si, depuis votre enfance, vous vous étiez entendu traiter de personne insignifiante, ne valant rien du tout, bonne seulement à faire des sottises et à être grondée ensuite !... Vous trouveriez délicieux d'apprendre que vous n'êtes rien de tout cela, et vous diriez avec moi : « Vive la coquetterie ! »

Et Arlette, de plus belle, se balançait triomphalement dans son vaste fauteuil.

Mais au même moment s'élevait dans le jardin une voix de femme, forte et timbrée :

— Dieu juste ! Qu'est-ce que j'entends ? Yves, écoutez-vous votre fille ?... Elle va scandaliser M. de Pazanne.

En sursaut, Arlette se retourna. A quelques pas d'elle, arrivait M^{lle} Catherine, portant sa plus belle coiffe, ayant sous le bras son livre de prières, et accompagnée non seulement du docteur Morvan, mais de Guy lui-même.

— Comment, mon cousin, vous voici ? fit-elle stupéfaite, — et point fâchée.

— Oui, moi-même, en personne ! M. Morvan m'a arrêté au passage et M^{lle} Malouzec a été assez aimable pour m'autoriser à venir vous chercher avec monsieur votre père.

— Me chercher ?

— Parfaitement. Nous venons vous enlever pour déjeuner avec nous avant d'aller au Pardon.

— Père, vous viendrez aussi à Kergoat ? interrogea-t-elle, déjà joyeuse.

— Non, chérie, cela ne m'est pas possible... Je vous retrouverai ce soir. C'est ta tante qui te fait demander.

Il posait sa main sur la jeune tête brune. Mais Arlette, se dégageant très vite, attira d'un geste tendre cette main sous ses lèvres...

...Quand, un quart d'heure plus tard, Guy de Pazanne sortit du jardin qui fleurait bon les lis et les fraises, il avait tout à fait conquis le cœur de M. Malouzec en admirant ses plantations ; et le brave capitaine ne considérait plus comme un ennemi détestable ce beau grand garçon, surgi tout à coup de Paris pour occuper une cervelle de fillette. Aussi, ne trouva-t-il rien à répondre quand, au moment du départ, son amie Arlette lui glissa d'un ton entendu :

— N'est-ce pas, capitaine, que vous aussi vous trouvez bien mon cousin Guy ?

IV

Assise entre ses deux cousines, Arlette était emportée sur la route de Kergoat dans un break qui filait bien, ayant été choisi par Guy, un connaisseur s'il en fût.

— A vous, Arlette, de nous présenter votre Bretagne, avait dit gaiement M^{me} Chausey, conquise dès la première rencontre par la rayonnante jeunesse de cette petite fille dont elle avait réellement beaucoup aimé la mère et qu'elle se sentait toute prête à aimer aussi, — d'autant qu'elle était tout ensemble très sensible et foncièrement bonne. En souriant, elle l'écoutait causer, raconter drôlement les menus faits de son existence quotidienne, livrant ainsi à toutes les questions, le secret de sa jeune pensée, avec cette franchise naïve et originale que Guy trouvait si savoureuse et qu'il dégustait avec un plaisir de blasé rencontrant sur son chemin un régal inaccoutumé. Sans en avoir l'air, il faisait en sorte de la contredire un peu, de mettre en doute l'orthodoxie des légendes qu'elle racontait, de s'étonner de sa grande sympathie pour les marins, « ses marins » comme elle les appelait ; tout cela discrètement, mais assez pour qu'il eût la jouissance de la voir s'insurger et défendre ardemment ses opinions. D'ailleurs, tout à coup, à un mot de lui qui faisait dévier sa pensée, elle interrompit ses plaidoyers pour le questionner à son tour, sur Paris surtout, dont le nom semblait éveiller dans son esprit la vision de quelque ville splendide pareille à une ville de rêve. Guy le devinait, elle n'eût pas été autrement surprise d'y voir, en guise de

maisons, des palais entourés de jardins féeriques, décorés de fontaines d'eau jaillissante, aux reflets irisés, des allées ombragées de ces arbres qu'elle aimait tant, où circulaient des hommes et des femmes tous fortunés, tous heureux, trouvant tous la vie une fête exquise, digne d'être jugée telle.

— Je suis sûr, fit-il en riant, que vous supposez qu'à Paris il n'y a jamais ni pluie, ni boue, ni autres désagréments du même genre ?

— Il y en a... Je n'avais jamais pensé à cela ! fit-elle d'un accent déçu d'enfant devant qui l'on assombrirait une image lumineuse.

— Oui, il y en a... Comme il y a partout des hommes et des femmes détestables, des enfants qui pleurent, des cheminées qui fument, des...

— Mon Dieu, Guy, quelle énumération, interrompit M^{me} Chausey, qui s'amusait autant du sérieux affecté de son frère que de la mine d'Arlette. N'enlève pas les illusions de cette enfant.

— Le fait est que les illusions ne sont pas au nombre des objets perdus susceptibles d'être retrouvés. Ma cousine, soyez donc très prudente et très sage en gardant soigneusement les vôtres... Après tout, je serais un véritable ingrat de médire de Paris... C'est une ville délicieuse, aussi délicieuse que vous vous l'imaginez, et elle surpasse votre Bretagne de je ne sais combien de coudées !

— Oh ! cela non ! fit-elle indignée. Votre Paris peut être beau, très beau, mais pas plus que ma Bretagne !... Regardez-la ici même, et osez me dire le contraire ! Regardez la mer, mon amie la mer ! Car elle est vraiment mon amie. Nous nous entendons si bien toutes deux !... Comme une personne, elle me comprend. Je lui parle de tout ce que j'aime, je lui raconte ce que je désire, ce que j'attends, ce que j'espère ou je voudrais... Et elle me répond, dans le chant de ses vagues, toujours comme je désire qu'elle me réponde... Ah ! la mer, je l'adore !

Madeleine, qui s'était approchée, regardait Arlette, un peu surprise. Cette petite créature enthousiaste et vibrante, non coulée dans le moule habituel des jeunes filles, la déroutait légèrement ; et elle sourit de l'entendre répondre du même accent convaincu à un mot de Guy :

— Vous verrez, ce soir, ce qu'elle est au soleil couchant, mon amie la mer ! Vous verrez...

— Eh bien, nous verrons tous ! intervint M^{me} Chausey. Mais, pour le moment, ne serait-il pas temps d'aller voir le Pardon. Si nous tardons ainsi, nous arriverons quand il sera fini !

La mésaventure n'était pas à craindre, affirma Arlette, pleine d'expérience sur ce point. D'ail-

leurs, Kergoat n'était plus loin. Encore quelques villages laissés de côté, puis, indécise d'abord, mais plus distincte d'instant en instant, apparut la masse verdoyante du bois minuscule qui enveloppait la chapelle de Kergoat. Déjà se détachaient plus nettement ses cimes feuillues, ses branches qui jetaient des découpures d'ombre sur la foule encombrant non seulement la route, non seulement le bois, mais encore le petit cimetière, tout voisin de la chapelle, où les tombes disparaissaient sous l'herbe haute.

Car les pèlerins étaient nombreux, de tout âge, de tout sexe, de tout costume, emplissant le couvert des arbres d'une rumeur joyeuse où se mêlaient fraternellement, — l'heure de la procession n'ayant pas encore tinté, — les sonorités gutturales des mots bretons, les exclamations des buveurs attablés devant l'unique auberge, le piétinement des chevaux et des ânes attachés de ci de là, auprès des carrioles, les appels des marchands qui vendaient des jouets pour les petits, des bonbons et des cierges pour tous.

Dans le cimetière, comme dans les allées tachées de soleil, c'était une foule bariolée ; les hommes, tous coiffés du chapeau de feutre à larges bords ; ceux de Douarnenez, vêtus de la veste bleu pâle, ourlée de velours noir, le pantalon gris marqué de carreaux d'un dessin effacé ; ceux de Pont-l'Abbé portant la veste courte de drap noir, brodée en couleuvre d'or ; ceux de Plougastel ayant dessiné au dos de leur veste un grand « Saint-Sacrement... »

Il y avait là des pèlerins qui, venant de villages très éloignés, avaient marché toute la nuit afin de pouvoir assister à la messe du matin ; et lassés, maintenant que le désir d'arriver ne les soutenait plus, ils s'étaient assis partout où ils pouvaient trouver place : sur les tertres gazonnés du bois, sur les marches du porche. Même, sur les tombes faites d'une longue pierre plate, des mères allaient leurs tout petits, tandis qu'autour d'elles de plus grands, drôles dans leurs jupes tombant aux pieds, très bouffantes à la suite d'un corsage très étroit, dévoraient de belles pommes carminées, leurs figures rondes épanouies sous le béguin pailleté qui couvrait les cheveux. Des jeunes filles, le visage nimbé par la coiffe, riaient doucement avec les garçons qui se tenaient devant elles, pendant qu'à travers les groupes erraient des mendiants infirmes, d'une laideur monstrueuse, étalant bien haut leur misère sous le ruissellement de lumière qui tombait de ce ciel clair d'août.

Conduites par Arlette, qui connaissait son monde et glissait habilement sa mince personne dans la foule, M^{me} Chausey et ses filles avaient pu, malgré la présence de très nom-

breux touristes arrivés déjà, trouver place sur une sorte de talus qui dominait l'entrée même de la chapelle. Grâce aux sièges que leur avaient procurés les jeunes gens, elles attendaient sans aucune fatigue le moment où allait sonner la procession, amusées par le pittoresque de la scène qui les ravissait. Guy, tout le premier, y était sensible et, d'un crayon alerte, il croquait au passage les silhouettes curieuses, considérant le Pardon à un point de vue qui étonnait un peu Arlette; car pour elle, Bretonne dans l'âme, le Pardon était vraiment une fête religieuse.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi ? fit-il, intrigué de l'expression des yeux d'enfant attachés sur lui.

— Parce que vous avez l'air de vous préparer à voir une représentation ! avoua-t-elle spontanément.

— Et n'est-ce pas un spectacle qui nous attend ?

— Mais, pas du tout, puisque c'est une procession.

Une flamme légère avait jailli dans ses prunelles. Et Guy, le Parisien sceptique et curieux, eut tout à coup l'intuition exquise, pour son goût de blasé, de ce qu'était une âme vraiment jeune, ardente dans sa foi.

— Je vous ai scandalisée, dit-il, je vous en demande bien pardon. Sans compter que vous aurez désormais de moi une détestable opinion !

— Oh ! non ! Seulement, je crois que vous n'êtes pas très pieux !

Il se mit à rire gaiement, tandis que M^{me} Chausey répondait :

— Vous avez bien raison, Arlette, de croire cela ; Guy est un grand mécréant. Il ferait bien de songer à son salut, sans quoi il risque fort d'avoir une très triste destinée dans l'autre monde !

Arlette, un peu interdite, regardait alternativement Guy et sa tante, Guy surtout, étonnée qu'on pût être aussi peu troublé devant une perspective comme celle qu'évoquait M^{me} Chausey ; et, incapable de contenir sa pensée, elle demanda :

— Vous n'êtes pas effrayé, mon cousin, de l'idée que vous pourriez griller éternellement ?

— Mais j'espère bien que je ne mériterai pas tout à fait un sort qui semble vous épouvanter !

— S'il m'épouvante !!! Il me fait une peur terrible quand j'y pense le soir avant de m'endormir, surtout les jours où il y a eu des orages avec M^{me} Morvan. Heureusement, pendant le jour, je me rassure !

— Eh bien, alors, répliqua Guy avec une gravité affectée, vous n'êtes pas une bonne chrétienne.

— Moi ! fit-elle stupéfaite et vaguement inquiétée.

— Voyons, Guy, ne la tourmente pas, interrompit M^{me} Chausey. Elle ne peut pas savoir que tu plaisantes !

— Vous plaisantiez ?... Oh ! tant mieux !

Elle n'acheva pas. Une sonnerie de cloches éclatait tout à coup dans l'air, qu'elle animait de vibrations profondes. Un remous aussitôt se produisit dans la foule des pèlerins agenouillés sur l'herbe du cimetière depuis que l'office avait commencé. La porte de la chapelle venait de s'ouvrir, laissant apercevoir, dans l'ombre de ses profondeurs, un scintillement de lumières, de cierges qui, portés par les fidèles qu'on ne distinguait pas, paraissaient d'errantes étoiles allumant des éclairs sur les ors de l'autel.

— Vous allez voir, dit Arlette à Guy, debout à ses côtés, les garçons vont sortir les bannières. Comme la porte est un peu basse et qu'elles sont très hautes et très lourdes, ils prennent leur élan et sortent en courant pour les redresser d'un seul coup. Pour ceux qui réussissent sans se reprendre, c'est une très bonne note, plus tard, quand ils veulent se marier !

— Vraiment ? Eh bien, alors, regardons.

Toute la foule aussi regardait ; à commencer par Charlotte et Pierre qui, discrètement, saisissaient l'ensemble de la scène à l'aide de leur « instantané », à finir par les nombreuses petites Bretonnes qui la contemplaient les yeux attentifs, une curiosité éclairant l'expression naturellement grave de leur visage... Une, deux, trois bannières apparurent successivement sous la voûte écrasée du porche. Avec effort, les garçons, de grands gars bien solides, les redressaient lentement. Deux s'y reprirent à plusieurs fois, avec des mouvements incertains qui faisaient palpiter dans l'espace les franges d'or rougi. Mais un troisième, d'un seul coup, éleva dans l'air la lourde hampe à laquelle flottait, sur le fond de velours d'un rouge éteint, l'éclatante image de madame Sainte-Anne, superbement habillée dans une robe tissée d'or.

Un murmure d'approbation courut dans la foule. Puis un silence recueilli s'établit parmi les pèlerins. La procession commençait ; et déjà se mettait en marche, la théorie des jeunes filles, habillées de grosse mousseline blanche, ceinturées de bleu vif, coiffées du bonnet scintillant de paillettes des *bourledens*, tenant d'une main leur livre de cantiques, de l'autre une des oriflammes de gaze azurée, rose, jaune vif qui ondoyaient au soleil, pareilles à de gigantesques papillons aux ailes déployées.

Elles passèrent lentement, les yeux fixés à terre ou arrêtés sur leur livre entr'ouvert. Der-

rière elles, venaient les garçons de Douarnenez, de Pont-l'Abbé, de Chateaulin, de Plougastel, faisant une garde d'honneur aux bannières déployées bien haut; et leurs visages avaient une expression sérieuse d'êtres croyants et simples... A leur suite, avançaient des vieux, ayant conservé le costume des *bragou bras*, des vieux à mine de chouans, la tête découverte, les cheveux blancs flottant longs sur leur cou ridé. Entre leurs doigts, les premiers égrenaient dévotement leur chapelet, tout en tenant un cierge dont la flamme semblait toute pâle sous l'intense clarté du soleil. Mais les derniers, précédant le clergé, dont les aubes blanches se montraient déjà, en rythmaient la marche lente par le son du biniou et du tambourin; et les notes grêles se perdaient dans le chant sonore des cloches agitées sans relâche. Enfin, voici qu'apparaissait, élevée sur une sorte de trône, la Vierge miraculeuse qui, sur son passage, faisait courber les têtes bretonnes, — bien plus que celles des étrangers curieux.

Arlette, pieusement, s'agenouilla; ses cousines s'inclinèrent. Guy continuait à regarder en artiste et en dilettante, insatiable, détaillant le costume des porteuses de la statue. Avec leur haute coiffure, criblée de paillettes, leur figure brune et impassible, leur corsage chamarré de broderies, elles avaient un aspect d'idoles indiennes, alors qu'elles défilaient solennelles, dans le bruissement de leurs tabliers de soie à grandes fleurs bizarres qui enveloppaient presque toutes leurs robes blanches à ceinture pendante couverte d'arabesques d'argent...

D'un pas lourd et cadencé, elles s'éloignaient maintenant. Derrière elles, la multitude des pèlerins défilait, cierge et chapelet en main, même les tout petits, empêtrés dans leurs longues jupes; et le déroulement de la procession se poursuivait sous les arbres, enserrant dans un cercle humain la vieille chapelle, dont les voûtes avaient entendu tant de prières...

— Est-ce que la procession ne va pas revenir? interrogea Charlotte.

— Si, elle repassera une fois encore devant nous; et puis, ce sera fini!

Ce sera fini! Une sorte de regret inconscient palpitait dans ces mots d'Arlette. Qu'est-ce donc qui allait finir? Était-ce seulement le Pardon? Était-ce la procession qui se rapprochait maintenant, conservant la même allure grave et lente. N'était-ce pas surtout cette après-midi dont elle sentait confusément qu'elle garderait toujours le souvenir, comme de ces songes enchanteurs qu'elle faisait quelquefois et dont les détails restaient gravés dans son cerveau de fillette

— A quoi pensez-vous, Arlette? interrogea Guy, étonné de l'expression pensive qui transformait soudain ce visage d'enfant en un visage de femme.

— Je pense qu'il est bien triste que les heures passent si vite, si vite! Je voudrais tant que cette après-midi durât longtemps encore!

Avec une curiosité, il interrogea :

— Vous aimez à ce point le Pardon?

— Ce n'est pas le Pardon que je regrette de voir finir; c'est votre visite. Demain, vous partez...

— Oui, demain. Mais nous nous retrouverons, je l'espère bien.

— Vous reviendrez à Douarnenez? demanda-t-elle incrédule.

— Peut-être bien... pour vous voir!... Mais le mieux serait que vous vinssiez faire connaissance avec notre Paris, dont nous vous ferions les honneurs comme vous nous avez fait ceux de votre Bretagne!... D'ailleurs, rien que par politesse, vous devez nous rendre notre visite!

— Ah! si je pouvais! Je vous assure que je ne me ferais pas prier pour partir!

Il sourit de l'entendre parler aussi ardemment; et, comme M^{me} Chausey les appelait, il la fit monter dans le break qui devait les ramener par Locronan, la petite ville morte qui, jadis, avait été une importante cité. Aujourd'hui, elle n'avait plus pour elle que le pittoresque de sa vieille église, où était pieusement honoré l'évêque saint Ronan, et de ses quelques hautes maisons de pierre, la plupart à demi croulantes sous la verdure vivace. Ils la visitèrent en touristes infatigables. Puis, comme l'heure avançait, il fallut repartir; et, de nouveau, la voiture roula sur la route, qui rejoignait la côte entre des haies feuillues, embaumées de chèvrefeuille. On devinait la mer, toute proche maintenant, au souffle plus âpre de la brise, à la silhouette plus grêle des arbres, rejetés vers la terre par les éternels souffles du large. Et soudain, devant eux, après une dernière courbe du chemin, la baie se déroula dans sa radieuse étendue, cernée vers le nord par les hauteurs du Menez-Hom et s'en allant rejoindre l'infini de l'Océan sous la clarté pourpre du couchant, qui faisait flamber les lointains. Mollement caressées par ces lueurs de feu, les vagues ondulaient, berceuses, irisées de teintes changeantes, tombées du ciel limpide, où s'allumait déjà une première étoile.

Arlette eut une exclamation :

— Dites, vous avais-je trompés? N'est-ce pas plus beau encore à cette heure que tantôt? Descendons jusqu'à la plage!... Voulez-vous?

Ils la suivirent, dominés tous, — selon leur nature, — par le charme de cette admirable fin

de jour, et ils s'arrêtèrent là seulement où les vagues venaient mouiller le sable, distillant dans l'air fraîchi leur vapeur saline, qui imprégnait les lèvres.

Arlette, elle, jouissait du spectacle avec toutes les fibres de son être enthousiaste et vibrant; et, la voix un peu assourdie, elle dit à Guy, sûre d'instinct d'être comprise par lui :

— N'est-ce pas que c'est bon de sentir cette beauté?... Oh ! regardez cette vague toute rosée... et si souple !... Et celle-ci ! Comme elle est majestueuse !... Elle a un véritable manteau d'or et d'argent : le manteau de Dahut...

— De Dahut ?

— La fille du roi d'Ys ! expliqua-t-elle avec un mouvement étonné des sourcils, à l'idée qu'il pouvait ignorer une légende qui lui était si familière à elle.

— Vous me raconterez son histoire ?

— Oui, tout à l'heure, en voiture. Maintenant, laissez-moi admirer tout à mon aise... Cela vous est égal d'attendre, n'est-ce pas ?

— Tout à fait ! dit-il, souriant de son accent de prière.

Il la regardait toute droite près de lui, les yeux étincelants, les lèvres entr'ouvertes au grand souffle pur qui venait du large et avivait de rose la blancheur dorée de son charmant visage. Il devinait dans cette petite fille l'existence de tout un monde moral, à lui fermé depuis longtemps, un monde peuplé d'idées juvéniles, fraîches, toutes parfumées de poésie, adorablement naïves ; d'idées comme ne peuvent en avoir la plupart des petites filles de Paris, que la vie réelle effleure de trop près pour leur laisser tout entières leurs délicieuses ignorances ; des idées venant à celles-là seules qui vivent dans une solitude où le rêve voit toujours, pour lui, la porte grande ouverte.

Et un regret le prenait de ne pouvoir pénétrer un peu dans cet inconnu ; car ce devait être une chose charmante de fouiller, — oh ! délicatement, — dans cette pensée, dans cette âme neuves, plaisir qu'il ne goûterait pas davantage, puisque le lendemain il s'éloignait.

Après tout, mieux valait peut-être qu'il en fût ainsi... De la sorte, il n'aurait point de désillusion et pourrait conserver, de sa petite cousine bretonne, un souvenir parfumé, comme les senteurs du chèvrefeuille qu'elle portait à sa ceinture le premier jour où il l'avait vue...

— Eh bien, mes enfants, appela M^{me} Chaussey, restée un peu en arrière, ne partons-nous pas ? Il commence à faire froid !

Avec docilité, Madeleine obéit. Les fiancés la suivirent machinalement. Tout occupés l'un de l'autre, comment avaient-ils vu l'admirable spectacle ?... à travers quelles pensées et quels espoirs ?

Arlette, qui s'était retournée à la voix de sa tante, les enveloppait d'un regard attentif et étonné.

Et sur les lèvres de Guy jaillit de nouveau une question devant ce regard :

— Qu'y a-t-il ? Pourquoi contemplez-vous ainsi Charlotte et Pierre ? Vous trouvez que, devant votre amie la mer, ils n'étaient que des profanes, indignes de la voir ?

— Non, ce n'est pas cela... Non.

— Quoi, alors ? Est-ce qu'il serait très indiscret de vous le demander ?

— Oh ! non !... Je pensais que Charlotte paraissait très contente de se marier !

— Mais, bien entendu, elle l'est ! Pourquoi ne le serait-elle pas ?

— Parce que c'est très ennuyeux d'être mariée. Il faut faire des comptes, surveiller la cuisine, la lessive, gronder les domestiques, se fâcher après ses enfants, dire des choses désagréables à son mari, à moins de ne rien lui dire du tout... ce qui est peut-être encore plus ennuyeux.

— Quoi encore ?... grand Dieu ! Quelle singulière opinion vous avez du mariage ! Où avez-vous pris qu'il apportait à la femme toutes les obligations dont vous la gratifiez généreusement ?

— J'ai bien vu ce que faisait ma belle-mère ; aussi...

— Aussi, vous ne voudriez pas vous marier ?

— Certainement non ! Je trouve détestables, affreux, terribles, tous les hommes de Douarnenez, — sauf mon père et le capitaine ! et sauf les pêcheurs, que j'aime presque tous ! Et puis M^{me} Morvan dit que les hommes sont des menteurs, qu'ils rendent toujours leurs femmes très malheureuses, que ce sont des tyrans qui les font pleurer... Et tout cela, à cause d'Eve !!!

— Comment d'Eve ? questionna Guy, gagné par une irrésistible envie de rire.

— Mais oui ! M^{me} Morvan prétend que nous avons à expier sa désobéissance, nous autres pauvres femmes... Seulement, moi, je n'ai pas du tout envie d'expier !... C'est pourquoi je ne me marierai bien sûr pas !... Pourquoi riez-vous ? Est-ce que j'ai dit quelque chose de très ridicule ?... Ce n'est pas poli de rire ainsi des jeunes filles !

Elle avait cet imperceptible froncement des sourcils, qui donnait une soudaine expression d'énergie à son visage mutin.

— Je ne ris pas de vous, Arlette, je ne me permettrais pas de le faire, répliqua en hâte Guy, s'efforçant de redevenir sérieux... Je suis seulement un peu... étonné et « distrait » par les opinions de M^{me} Morvan sur la vie conjugale considérée au point de vue... expiatoire.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elles sont assez... inattendues...

— Inattendues ? Ce n'est donc pas la *vraie* vérité, tout ce que dit M^{me} Morvan ?

— C'est-à-dire qu'elle me semble bien sévère dans ses jugements et que tous les pauvres hommes ne méritent pas d'être ainsi voués aux gémonies. Demandez à Charlotte ce qu'elle en pense !

— Ce que je pense de quoi ? questionna la jeune fille, qui avait entendu au vol les paroles de Guy.

— Nous allons te dire cela en voiture. Arlette a des renseignements à te demander.

Et Arlette, sans façon, adressa à sa cousine une série de questions qui eurent pour effet d'amener sur les lèvres de la jeune fiancée les déclarations les plus rassurantes, qu'Arlette recueillit avec une attention extrême et un intérêt non moins marqué. Evidemment, il ne lui était pas autrement désagréable que le sexe masculin ne fût pas bon seulement à englober dans une réprobation universelle.

M^{me} Chausey écoutait, très amusée :

— Arlette, savez-vous ce qu'il faut faire pour être bien convaincue que Charlotte ne s'attend pas à être inévitablement malheureuse ?

— Qu'est-ce, ma tante ?

— Il faut assister à son mariage !

Arlette leva vers M^{me} Chausey des yeux stupéfaits :

— Assister au mariage de Charlotte ! Oh ! cela me ferait un plaisir... énorme ! Mais ce n'est pas possible, puisqu'elle ne se mariera pas à Douarnenez...

— Non, en effet. Mais si la montagne ne vient pas à Mahomet. Mahomet peut venir à la montagne. Vous, ma chérie, vous pouvez bien venir à Paris assister au mariage de Charlotte.

Henri ARDEL.

(La suite au prochain numéro.)

LE MARCHAND DE DRAP

« Achetez de mon drap, pressez-vous, c'est mon reste ! »

Criaient certain marchand jusques à s'enrouer.

Bien sot qui voudrait s'y jouer,

Lui disait-on, la malepeste !

Comme il veut vous amadouer !

L'ami, garde ton drap, l'espèce en est trop bonne,

Et tu le donnerais pour rien

Qu'on te le laisserait. — Messieurs, voyez-le bien.

— A d'autres. — Un instant. — C'est en vain et personne

N'en aurait pris le quart d'une aune.

« Ah ! vous n'en voulez pas, dit alors à part soi

Le marchand ; je veux qu'on me pendre

Si dans deux jours vous ne venez chez moi

Prier pour que je vous en vende. »

Là-dessus mon fripon s'en fut chez un ami

Magistrat.... et fripon aussi

Et sut si bien se faire entendre

(Car les fripons s'entendent à demi)

Qu'à l'instant même il lui fit rendre

Une ordonnance qui portait :

Défense d'acheter et vendre

Le drap que chacun rebutait,

Et menace de faire pendre

Quiconque s'en habillerait.

Avant la fin de la journée,

Tout le mauvais drap fut vendu

Au poids de l'or, bien entendu,

Vu le danger.... Mais nul ne fut pendu

Et l'ordonnance fut payée.

La chose la plus recherchée

C'est ce qui nous est défendu.

Antoine VITALIS.

MIMOSA

(SUITE ET FIN)

IV



Le mariage d'Yvane est fixé à la semaine qui doit suivre les fêtes de Pâques. On va bientôt entrer en Carême et, quoique le monde tende de plus en plus à s'affranchir des règles de l'Eglise, si profond est encore le respect qu'elles imposent, que la coutume persiste de retarder les cérémonies joyeuses jusqu'après le temps consacré au deuil et à la pénitence.

Le bonheur de la jeune fille, ce bonheur si complet, si naïvement épanoui au grand soleil dans toute l'ingénuité d'un petit être charmant et bon, a gagné le grand-père à la cause du prince Varesco. Il a été si heureux lui-même de trouver sa petite-fille débordante de santé, de vie, que l'idée ne lui est pas venue de jeter un nuage sur cette radieuse gaieté. Sa prudence lui est apparue comme une défiance injustifiée. Et ses involontaires appréhensions se sont évaporées lorsqu'il a vu Mikaly Varesco tendre, empressé, presque en extase devant la grâce timide du cher petit Mimosa.

Le grand-père avait seulement souhaité que le mariage se fit à Lanmeur, et tout le monde avait été unanime à se ranger à son désir.

M^{me} Varesco était en adoration devant sa future belle-fille et ne s'en cachait pas.

Au demeurant, c'était une excellente femme qui avait outrageusement gâté Michel et se disposait à gâter en partie double le jeune ménage, à gâter plus encore, si c'était possible, les petits-enfants qui lui naîtraient.

Le jour où, dans un grand élan d'expansion, la bonne princesse avait évoqué l'image des petits-fils auxquels d'avance son cœur faisait fête, Yvane avait eu la vision soudaine d'un bonheur plus grand encore que celui qu'elle avait jamais rêvé.

Fermant les yeux, il lui avait semblé voir s'ébattre autour d'elle des anges blonds et des anges bruns... des bruns, surtout, vivants portraits de Mikaly; et Mikaly, souriant à elle et à eux, ivre de joie et d'orgueil.

Elle y pensait encore, ce soir-là, en faisant

sa toilette; elle songeait au ravissement que ce serait d'élever une chère et belle petite famille, dans des traditions de foi, d'honneur et de vertu, là-bas, dans le château des magyars hongrois, qu'elle se représentait semblable à son vieux Lanmeur; et tandis qu'elle souriait à son doux rêve, coquette pour la première fois peut-être, elle disposait, dans la soyeuse torsade de ses cheveux, deux boutons de rose à peine entr'ouverts, de ces délicieuses roses: «Souvenir de la Malmaison», dont le cœur, délicatement empourpré, paraît, timide, entre les pétales d'une blancheur transparente et nacrée.

Sur le côté de son corsage échancré, sous les plis de la guimpe de dentelle, elle avait fixé quelques-unes de ces mêmes roses.

Du bout de ses doigts minces, finement gantés de suède clair, elle lissait les petits cheveux rebelles qui s'obstinaient à friser au lieu de se relever à racines droites sur les tempes, comme le veut la mode. Mais tout en ce petit Mimosa n'était-il pas réfractaire aux exigences de la mode?

Fraülein vint, doucement, la prévenir que tout le monde était prêt et qu'on n'attendait plus qu'elle. Elle rougit, repoussa vivement du pied la traîne de sa robe de gaze argentée, dont les plis se moiraient des reflets roses du transparent de satin, et saisit gentiment le bras de l'excellente fille.

— J'ai honte de m'être ainsi attardée, fit-elle toute confuse. Viens avec moi dans le salon, Fraülein; cela m'intimidera moins.

Quand elle arriva dans le salon de l'hôtel, où tout le monde réuni attendait le moment de se rendre au Casino, ce fut une exclamation générale.

Le grand-père reposa doucement sur elle son regard charmé, et M^{me} de Lanmeur elle-même dut reconnaître que le bonheur seyait à merveille au petit Mimosa.

Gertrude n'avait pas perdu de vue son idée d'une soirée au Casino de Monte-Carlo; il avait fallu contenter cette fantaisie, comme M^{me} de Lanmeur, d'ailleurs, contentait toutes celles de ses filles... et les siennes propres. L'arrivée à Monte-Carlo d'une transfuge du Théâtre-Français et l'annonce d'une soirée de gala en avaient été le prétexte tout naturel.

Dans sa disposition d'esprit actuelle, Yvane trouvait tout bien, tout parfait et, du moment qu'Yvane souscrivait à un projet, grand-père eût moins que jamais songé à y contredire.

Donc, on était venu à Monte-Carlo, où les Varesco étaient arrivés en éclaireurs déjà depuis trois ou quatre jours. C'est la princesse elle-même qui avait retenu, pour ses amis, un appartement à l'hôtel où elle descendait habituellement.

Huit heures venaient de sonner; depuis quelques instants déjà, un landau, demandé par M. de Lanmeur, attendait sous la marquise de l'hôtel.

En quelques minutes, le vieux gentilhomme et ses compagnons furent rendus au Casino, dont toutes les fenêtres éclairées et la façade illuminée à la lumière électrique rutilaient dans la nuit.

Le théâtre découpait nettement sa silhouette blanche et lumineuse dans le sombre des massifs de palmiers, de lataniers et d'aracarias géants. L'air tiède était tout imprégné des pénétrants parfums des orangers et des magnolias. De temps en temps, une poussée plus vive de la brise apportait de la côté l'âpre et saine senteur des cèdres et des pins maritimes.

L'aveuglante clarté qui jaillissait par toutes les ouvertures du Casino et marbrait de taches éblouissantes le sable des larges allées du jardin, faisait pâlir la tremblante lueur des lointaines étoiles.

Un peu enivrée par les parfums capiteux que dégageaient les fleurs, et étourdie par l'éclat des lumières, Yvane demeura un instant comme dépossédée d'elle-même.

Elle ne reprit tous ses esprits qu'une fois installée dans la loge capitonnée où se trouvaient déjà la princesse Varesco et sa fille.

Son premier coup d'œil lui montra le fond de la loge vide, et elle eut un serrement de cœur involontaire.

M^{me} de Lanmeur demanda, après les saluts échangés : — Où donc est le prince Michel ?

— Mikaly ? fit la princesse ; il est avec quelques amis... Mais il va venir, se hâta-t-elle d'ajouter.

— Peut-être est-il dans la salle des jeux ? hâsarda Gertrude en coulant un regard vers Yvane qui tressaillit et laissa échapper une exclamation, un « oh ! » incrédule et indigné.

— Non, je ne crois pas... c'est-à-dire je suis bien sûre que non, se hâta de certifier M^{me} Varesco un peu gênée, car elle se souvenait d'avoir entendu, peu de jours auparavant, Yvane dire à son fils, d'un ton presque suppliant :

— Je ne vous demande pas si vous avez joué jamais. Je ne veux pas même le savoir. Mais je serais si contente, si heureuse, si vous me promettiez de ne plus le faire.

Et Mikaly, qui ne pouvait voir un nuage dans les jolis yeux dorés de la mignonne, avait bien vite répondu :

— Chérie, je vous en donne ma parole.

La dénégation de la princesse rassura Yvane. Puis, elle avait la parole d'honneur de Michel et ne croyait pas qu'aucun entraînement fût capable de l'en dégager, de la lui faire oublier.

D'ailleurs le prince apparut vers le milieu du premier acte. Il s'excusa de son retard, d'une voix un peu haletante, l'air contraint, une petite rougeur aux pommettes de ses joues pâles et un étrange éclat, — comme un peu de fièvre, — dans les yeux.

Yvane oubliait déjà l'attente et le sentiment de crainte inavouée qui l'avait troublée.

Le prince lui offrit un bouquet délicieux qu'elle prit avec un empressement enfantin et ravi.

Enhardie par l'indulgent sourire de son grand-père, elle en détacha une petite branche de mimosa, — sa fleur, — et la tendit à Michel qui, souriant, la passa à sa boutonnière.

— Voilà le chevalier paré des couleurs de sa dame, lança non sans raillerie l'impitoyable Gertrude, dont les yeux moqueurs avaient suivi par dessus son éventail l'innocent manège des fiancés.

Yvane rougit comme un écolier pris en faute, et pour dissimuler son embarras, elle s'attacha à concentrer tout son intérêt sur l'action de la pièce, très dramatique d'ailleurs, et fortement charpentée.

C'était une des œuvres magistrales d'un maître de la comédie contemporaine, interprétée par des artistes hors de pair. Yvane qui, de sa vie, n'avait été au théâtre et pour qui cette première représentation était un émerveillement, fut bientôt captivée au point de ne plus détourner les yeux de la scène.

Ses sœurs, moins naïves qu'elle, riaient en se montrant sa mine absorbée et plaisantaient ce pauvre petit Mimosa, qui « croyait que c'était arrivé ».

Elle ne s'en apercevait pas et ne remarqua même pas que, dès le début du second acte, le prince Michel, après avoir vainement dissimulé une sorte d'ennui, d'impatience préoccupation, s'éclipsait furtivement.

Transportée pour ainsi dire au pays de l'idéal, elle ne voyait et n'entendait que les acteurs si merveilleusement naturels du drame.

Tout à coup, au moment le plus palpitant, elle fut rappelée à elle-même par un grand mouvement dans la salle.

Des gens se levaient vivement; on chuchotait; elle eut conscience de gestes inquiets, d'exclamations étouffées.

Françoise, qui venait de tousser et de murmurer : — Mais ça fume, ici ! se dressa brusquement toute droite, la figure blanche, avec un grand cri.

Et, tout aussitôt, une clameur monta, éper-

due, affolante, de tous les coins de l'immense salle : — Le feu ! Le feu !

Le régisseur, s'élançant sur la scène, essaya de calmer la panique; il expliquait que ce n'était qu'une alerte, quelques toiles peintes qui avaient flambé dans la coulisse.

On ne l'écoutait pas; on ne voyait ni ses gestes rassurants, ni la tranquillité plus rassurante encore des acteurs, qui ne bougeaient point et ne semblaient émus que du désordre des spectateurs.

Le jet de flammes entrevu entre deux portants, exagéré par la réflexion dans un jeu de glaces, l'âcre fumée qui saturait l'air d'une suffocante odeur de térébenthine et embuait d'un nuage opaque le feu des lustres, avaient jeté la terreur dans cette foule, venue là pour le plaisir et que l'ombre même d'un péril suffisait à affoler.

Yvane sentit le bras robuste encore de son grand-père se couler autour de sa taille frêle.

Déjà M^{me} de Lanmeur, Gertrude, Françoise, la princesse Varesco et sa fille se pressaient contre la porte étroite de la loge, se bousculant pour passer toutes ensemble, mues par cet instinct de la conservation que l'imminence du danger développe presque jusqu'à la sauvagerie.

Elles sortirent, enfin; mais déjà un flot humain, jaillissant de toutes les galeries et des autres loges, vidées en un clin d'œil, encombraient le couloir.

Repoussée par l'invincible élan de cette marée tumultueuse, la porte de la loge se referma sur Yvane et son aïeul.

M. de Lanmeur, s'y appuyant de toute sa force, parvint à l'entrebâiller, et faisant passer Yvane devant lui : — Descends, lui dit-il d'un ton impérieux. Je te suis.

Il avait dû s'écarter d'elle pour s'arc-bouter contre la porte et la pousser des deux mains.

Quand, franchissant à son tour les deux petites marches de la loge, il voulut la ressaisir par la main, elle était déjà loin devant lui, emportée, comme roulée dans les vagues de cette effrayante houle.

Le vieillard, en dépit de sa haute taille et de sa vigueur, avait peine à se maintenir debout et à résister à l'impulsion de ce vertige de fuite.

Yvane, si frêle, n'allait-elle pas être bousculée et piétinée avant d'arriver aux sorties vers lesquelles on se ruait et qu'on semblait pourtant ne devoir jamais atteindre, tant la presse était insensée.

Yvane n'était point tombée, par miracle, mais elle avait à peu près perdu connaissance.

Serrée entre les épaules anguleuses d'un homme et la large poitrine d'un autre, portée pour ainsi dire par la foule, meurtrie de la poussée brutale des poings et des coudes,

suffoquée, presque étouffée, elle ferma les yeux, se sentant défaillir.

La brusque transition du chaud au froid, un grand souffle d'air en plein visage, la sensation du large, soudain fait autour d'elle, les lui firent rouvrir.

Ainsi qu'il arrive souvent au réveil d'un cauchemar, Yvane ne se rassura pas tout de suite.

Instinctivement, elle passa ses mains tremblantes sur ses yeux, se demandant si elle ne rêvait pas, si, réellement, elle était bien en sûreté après une aussi effroyable alarme.

Elle se tâta, étonnée de n'avoir, si endolorie, aucun membre de rompu. De droite et de gauche, par les allées, des gens effarés fuyaient encore courant et criant.

L'impulsion de la foule l'avait portée jusqu'à un massif d'azalées. Des fleurs blanches piétinées, arrachées, semaient autour d'elle la terre, amollie par la rosée, où s'enfonçaient ses fins souliers de satin.

Sa robe, déchirée en maints endroits, pendait par grands accrocs. Son éventail, brisé, avait été arraché de sa ceinture; elle n'avait pu prendre ni manteau, ni fourrure, et même le léger boa de dentelle, enroulé autour de son cou, lui avait été enlevé dans la bousculade de la fuite.

L'air froid de la nuit, une âpre petite bise qui soufflait de la mer, la frappait en pleine poitrine, glissant par l'échancrure du corsage, et, succédant à l'atmosphère étouffante du théâtre, lui donnèrent un grand frisson.

Où était-elle ? Qu'étaient devenus son grand-père, sa mère, ses sœurs ?...

Mikaly ?... Pourquoi n'était-ce pas sa main à lui qui avait tout d'abord saisi la sienne ?...

Le frisson de l'angoisse, ajouté au frisson du froid, à celui de la peur d'être ainsi toute seule dans la nuit, au milieu d'étrangers, fit claquer les dents d'Yvane.

Elle se mit à courir au milieu des groupes de fuyards qui, peu à peu, cependant, se ressaisissaient, s'interrogeaient, se comptaient. Quelques personnes de sang-froid étaient retournées au théâtre pour se rendre un compte exact de l'événement. D'autres, encore agitées d'une peur rétrospective, s'empressaient de gagner leurs voitures et de s'éloigner.

Parmi tout ce monde surexcité, énervé, où l'on parlait par saccades, où la joie de se retrouver sain et sauf éclatait en rires bruyants qui confinaient presque aux sanglots de l'attaque de nerfs, Yvane ne rencontra aucune des personnes qu'elle cherchait.

Elle ne se reconnaissait plus au milieu des allées et des corbeilles, des bosquets capricieusement semés de ces terrasses où elle ne s'était promenée que le jour.

Plusieurs portes du Casino s'ouvraient de-

vant elle; sans trop savoir où elles conduisaient, emportée par l'excès de l'anxiété et par le besoin de retrouver du chaud, de la lumière, des personnes renseignées qui la rassureraient peut-être sur le sort des siens, elle poussa la première qui se trouva devant ses pas.

Ici, il faisait clair, il faisait chaud, et la quiétude régnait, sinon le calme et le silence.

Yvane demeura saisie d'étonnement sur le seuil.

Quoi? pas un écho de la folle panique du théâtre n'avait pénétré dans cette grande salle tiède qui en était si voisine? Pas un cri, pas un appel n'était-il donc parvenu jusqu'à ces gens qui, occupés, absorbés par un unique souci, ne s'émouvaient que du mouvement de la roulette et des péripéties du jeu?

Et, cependant, les clameurs de détresse avaient retenti autour d'eux, semant la terreur aussi bien que dans le reste du Casino.

Car, après les curieux et bon nombre de joueurs, les sévères gardiens de ce sanctuaire de la roulette eux-mêmes s'étaient, affolés, précipités au dehors, croyant à une effroyable catastrophe, laissant ouvertes ces portes rigoureusement défendues, à l'abord desquelles ils exercent d'ordinaire une si étroite surveillance.

Seuls, les joueurs les plus acharnés n'avaient pas bougé. Oh! ceux-là, un cataclysme aurait pu se produire sans distraire leur attention concentrée sur un seul objet.

Un cataclysme aurait pu se produire sans attirer l'attention de tous ces joueurs. Un irrésistible aimant les tenait groupés, comme collés autour des immenses tables au tapis vert.

Penchés avidement, ils suivaient, d'un œil enfiévré, le sautilllement de la petite bille capricieuse au-dessus des cases rouges ou noires, numérotées.

La voix sèche des croupiers s'élevait de temps à autre, dans le silence, martelant des mots brefs, sans aucun sens pour les oreilles étonnées d'Yvane.

Alors, on entendait des exclamations étouffées, des froissements de billets de banque, des tintements d'or, puis le petit raclement des râtaux sur le drap velouté.

L'entrée de la jeune fille dans la salle était demeurée inaperçue. Nul n'avait remarqué l'effarement dont elle était mal remise, non plus que l'étrange et lamentable désordre de son costume de soirée. Après une courte hésitation, Yvane s'apprêtait à sortir comme elle était entrée; elle voyait bien que personne de ceux qu'elle cherchait n'avait demandé refuge en ce lieu, et à quoi bon se renseigner près de ces gens que la folie du jeu possédait exclusivement?

Tout à coup, l'accent d'une voix familière frappa son oreille.

Révait-elle encore? C'était la voix du prince Varesco.

Trop de monde encore entourait les tables, — hommes en habits élégants ou fripés, femmes vêtues de toilettes extravagantes, d'un luxe de mauvais aloi, — pour qu'elle pût voir.

Elle se rapprocha sans songer à amortir son pas; il eût fallu bien autre chose que le glissement de sa robe sur le parquet, et de ses petits pieds dans la haute laine des tapis pour éveiller l'attention.

Sans qu'un œil curieux se tournât vers elle, Yvane fit presque le tour d'une grande table, le cœur battant, une petite sueur d'angoisse perlant sous les frisons soulevés de ses cheveux blonds.

Elle s'arrêta, les pieds vissés au parquet, sentant en pleine poitrine un choc violent, quelque chose comme la pénétration d'un fer aigu et froid.

Mikaly Varesco était devant elle.

Mikaly? Était-ce Mikaly, cet homme blême aux yeux ardents, penché, allongé, presque couché sur la table, les mains en avant, sordidement tendues, les yeux rivés à l'infamale roulette qui tournait, tournait avec une rapidité vertigineuse, et dont la bille dorée sautait comme prise de frénésie.

Était-ce Michel Varesco, son fiancé, son prince? Cet homme dont la passion du jeu bouleversait tous les traits, dont le regard, dépouillé de la lueur intelligente et du doux rayonnement qu'aimait Yvane, semblait hypnotisé, hébété, figé dans une expression d'attente stupide et farouche.

Non, ce n'était pas lui; il lui avait promis, donné sa parole d'honneur de ne jamais revenir là. Elle rêvait, la tête encore troublée par la peur, ou elle était la dupe d'une ressemblance extraordinaire.

Hélas! sous les mains du joueur oublieux de sa parole, oublieux de sa fiancée, un pauvre brin de mimosa, émietté par l'inconsciente crispation des doigts nerveusement agités, gisait sur le tapis vert, mêlant aux louis éparpillés ses petits pompons dorés, ses frêles petits pompons légers et doux comme un duvet qui paraissaient lamentablement ternes et pâles dans l'éclat rutilant des pièces étincelantes et bavardes. Et par terre, sous les pieds des joueurs effrénés et des femmes éhontées, le reste du feuillage, broyé, piétiné, achevait sans doute de s'écraser.

Un faible soupir, le frôlement d'une main tremblante sur sa manche de satin, puis la chute lourde d'un corps derrière elle firent cependant tourner la tête à une joueuse qui venait d'avancer son enjeu.

— Ah! mon Dieu! dit-elle, une personne qui se trouve mal.

Le prince Varesco s'élança avec quelques autres joueurs, et devint affreusement pâle en reconnaissant Yvane.

V

Un matin brumeux de février, à peine éclairé d'un timide soleil, venait d'éclorre lorsqu'un voyageur, amené à la station par un train de nuit, descendit de voiture devant le château de Lanmeur.

Il devait être attendu, car, à peine le roulement de la voiture se fut-il arrêté, avant même que le voyageur eût sonné à la grille, elle s'ouvrit, et, traversant la cour d'honneur, un grand vieillard marcha rapidement vers lui.

— Eh! bien? demanda l'arrivant d'une voix altérée par l'anxiété et une profonde émotion.

— Eh! bien! répondit M. de Lanmeur, nous sommes dans la désolation; ma pauvre petite Yvane...

— Mon Dieu! mon Dieu! vous pleurez. Qu'y a-t-il?

— Mikaly, mon pauvre enfant! Elle se meurt. Ne l'avez-vous pas deviné en recevant ma dépêche?

— J'ai cru qu'elle me rappelait, qu'elle me pardonnait, enfin...

— Elle vous pardonne, elle vous rappelle; mais c'est pour vous dire adieu qu'elle vous a demandé. Venez.

Ils entrèrent à pas assourdis dans la chambre où Yvane de Lanmeur se mourait.

Le froid qu'elle avait ressenti en sortant du théâtre de Monte-Carlo, le soir de l'alerte, avait frappé sa frêle poitrine. Mais la vue de Michel Varesco à la table de jeu, un Michel rabaissé, si différent de celui auquel, dans la joie de son âme, elle s'était fiancée; un prince Varesco parjure! Cela avait encore plus cruellement blessé son cœur. Un cœur si fragile, si tendre et si fier qu'il s'était brisé.

Yvane avait voulu tout de suite quitter Nice, revenir à Lanmeur, et s'était obstinément refusée à revoir le prince, désespéré!

Il y avait un an... un an presque jour pour jour... A Nice, dans l'ensoleillement du ciel d'azur, le Carnaval battait son plein... et ici...

Ici, le pauvre petit Mimosa, qui, pendant l'année écoulée, avait été toujours déclinant, toujours plus faible et plus pâle, transi par les froides brumes de l'hiver, achevait tout doucement de mourir.

Elle entendit, de son lit, la porte glisser lentement sur ses gonds, et tourna faiblement la tête.

Grand Dieu! qu'elle était pâle!

Comme ses yeux étaient creusés!... Plus de fossettes dans ses joues blanches, plus de

rire espiègle aux commissures de la bouche, tristement plissée... Seuls, ses petits cheveux dorés, fins comme une soie duvetée, s'obstinaient à frissonner autour de son front; et leur gaieté rebelle contrastait péniblement avec la navrante altération des traits charmants.

Toute fluette, si menue, à peine soulevait-elle en un relief effacé la ligne des draps blancs et des neigeuses couvertures. Sous ses mains amaigries dont on pouvait compter toutes les veines, croisées en un réseau bleu dans une teinte pâle de cire, une nappe ourlée de guipure de Venise était encore étendue.

Yvane venait de recevoir le bon Dieu. La divine et suprême visite mettait une angélique sérénité sur son front d'agonisante.

Michel Varesco se jeta à genoux contre le lit, la tête dans les plis pendants des blanches draperies, étouffant un rauque sanglot.

— Oh! Yvane!... Yvane, pardon!...

La petite main, froide déjà, se posa sur ses cheveux bruns avec une douceur de caresse.

— Ne demandez pas pardon, Mikaly, dit Yvane; il y a longtemps que mon cœur vous a pardonné... Et moi aussi j'aurais à demander pardon, car j'ai été lâche... J'ai déserté le devoir, qui aurait été de demeurer à vos côtés quand même; d'entrer dans votre vie, de travailler à vous guérir. J'aurais pu, un jour, à force d'efforts et de patience, chasser la fatale passion qui, je le sais maintenant, crucifiait votre mère; alors, j'aurais gagné la première place dans votre cœur... Mais non, je l'eusse voulu tout de suite, à moi seule, sans conteste... C'était orgueilleux et bien égoïste, et je me sentais si faible pour la lutte!... Au moins que, morte, j'accomplisse la tâche que, vivante, je n'ai pas su remplir.

Promettez-moi, Michel, de ne plus jouer. A cet infernal tourbillon, on perd sa fortune, ce qui est peu, mais l'honneur, et jusqu'aux meilleurs sentiments de son cœur. On oublie, vous le savez, hélas! On peut oublier ce qu'on aime le mieux au monde, et l'oubli parfois est mortel. Mais ne vous faites pas de reproches, Mikaly, j'étais trop fragile, et il a suffi, mon aimé, d'un rien pour briser le pauvre petit Mimosa!

Le prince Michel Varesco est toujours à Nice, entre sa mère et sa sœur, dont la santé réclame l'air pur et le soleil de la côte d'azur. Il ne se mariera pas.

Et jamais on ne le voit franchir le seuil d'un casino ou d'une maison de jeu.

Dans son portefeuille, sur son cœur, à côté de la photographie d'Yvane de Lanmeur, dont il portera toute sa vie le deuil, il y a un petit rameau brisé de mimosa.

Baronne S. DE BOUARD.

REVUE MUSICALE

Chronique et actualité. — Grandeur de la prière en musique, et de la musique en prière. — Théâtres lyriques. — M^{lle} Parent et son école.



NE chronique! Vous n'y pensez pas? Pourquoi nous la demander avant que le dernier jour de septembre n'ait sonné le clairon des nouvelles batailles sur le glas expirant des vacances? Dans une semaine à peine, octobre sera à notre porte. Il nous emprisonnera et, pèlerin exact, il frappera la terre de son bâton de voyage pour en faire sortir les journées grises et les longues nuits, sans nous tenir compte de celles qui déjà l'ont devancé. Une chronique! quand le bon Dieu peut encore nous envoyer quelques rayons de son soleil, — soleil bien tardif, dont notre Père céleste a été avare, mais qui sera le bienvenu s'il mûrit nos vignes, s'il éclaire nos vendanges, s'il fortifie nos âmes à l'heure des séparations et des adieux. Laissez-nous libre quelques jours encore, chronique, ma mie; bientôt, nous vous serons fidèle. Bientôt, nous vous dirons les magies de nos ballets, les splendeurs de nos symphonies. Partout, les œuvres nouvelles se répètent, l'éclosion en est proche; mais, de grâce, écoutons quelques jours encore cet art plus profondément harmonieux qui mêle aux musiques sacrées des temples chrétiens les innombrables voix de la nature. Les vacances vont finir, les brebis vont toutes rentrer au bercail. Les jeunes filles reverront les dortoirs silencieux, l'allée qui abrite les récréations, la classe où tant de devoirs s'élaborent, et le parloir où, chaque semaine, elles embrassent la mère bien-aimée. Mais nous songerons à tout cela quand le dernier jour sera venu, et, pour nous, il sera temps de suivre à la piste l'événement, de guetter notre proie: l'actualité. *Actualité*, mot étrange, mot moderne, synonyme de *présent*, qui peut se flatter de vous saisir au vol? Le présent, c'est le passé. Ce que nous vous raconterons aujourd'hui, très gracieuses lectrices, sera hier pour vous. Hier, soit; vous l'acceptez tel.

Donc, parlons d'hier, car demain n'est fait que de promesses. Nous savons qu'elles ne seront réalisées que lorsque la ville ne sera plus à la campagne, où la musique ne manque jamais de la suivre.

Dis-moi ce que tu chantes et je te dirai ce que tu es. La musique, n'est-ce pas l'âme harmonieuse de l'artiste qui l'exécute? On chante comme on sent. En écoutant récemment, dans plusieurs solennités religieuses, la grande musicienne qui depuis quelques ans vient mêler ses accents charmeurs aux ondes murmurantes qui traversent le village de M..., nous reconnaissons la justesse de cet aphorisme retourné: Dis-moi ce que tu chantes... Avec la plus admirable voix du monde, avec cet art particulier dont elle sait revêtir, selon son caractère, chaque genre de musique qu'elle interprète, M^{me} Marthe Crabos avait transformé, par la magie de son talent, l'humble église du village en somptueuse cathédrale. C'était dernièrement aux fêtes de l'Adoration: des foules empressées accourues des alentours s'entassaient pieusement dans le Saint Lieu, et sur l'aile de cette voix mélodieuse implorant la divine miséricorde, toutes les âmes montaient, suppliantes, aux pieds du Sauveur. L'éclat des lustres sacrés semblait pâlir devant les scintillements de ces harmonies savoureuses et pénétrantes qui, lorsque les derniers fidèles ont quitté le Saint Temple, vibrent encore à leurs oreilles charmées.

Dis-moi ce que tu chantes, etc... Nous avons constaté que les œuvres et les auteurs choisis par l'admirable virtuose sont tous des maîtres éminents et des pages maîtresses, dont l'incontestable valeur rehausse encore le talent de l'artiste. Elle a d'abord fait admirer à l'office du matin, la belle prière chrétienne de Faure: *Notre Père*, et un touchant *Agnus Dei*, de Prumier, qui, tous deux, ont soulevé les poitrines d'une émotion irrésistible. Aux vêpres, comme le matin, cette magnifique voix a électrisé jusqu'à l'enthousiasme un auditoire encore plus nombreux, dans la sublime inspiration de Gounod, *Ave Maria*, dont les pieux élans, rendus avec cette perfection, semblent ouvrir les portes du ciel! Comment exprimer l'impression profonde produite par le magistral chef-d'œuvre, l'*Ave Verum*, de Stradella? Nous ne l'avons jamais entendu interpréter avec cette émotion et ce sentiment vrai de l'art chrétien.

Grâce à l'exquise protagoniste de toutes ces mélodies divines, les fêtes de l'Assomption avaient de même revêtu un caractère de grandeur inusité, car, malgré les devoirs d'un professorat très recherché, M^{me} Crabos l'avait

un instant quitté pour venir chanter le doux nom de la Vierge Marie. Elle l'a exalté avec un charme puissant dans le *Sancta Maria*, de Faure, dont le vibrant enthousiasme contrastait heureusement avec l'onction pénétrante qu'elle donnait au *Panis Angelicus*, de C. Franck, un instant après. Voilà des concerts qui doivent certainement ranimer la foi des âmes les plus tièdes, car à côté des belles envolées de cette voix si complète par son étendue, sa force et son expression, il y a toujours le complément d'une diction rare, qui ne laisse échapper à l'oreille aucune parole des poèmes sacrés. Cela achève de jeter la conviction dans les cœurs.

Après ce coup d'œil rapide jeté sur les choses d'en haut, nous plaçons au second plan celui que notre attention attire sur nos scènes lyriques.

Comme nous le disons plus haut, il ne s'agit encore que de promesses. Mais, à la veille d'octobre, il en est qui ne tarderont pas à se réaliser, car ce n'est qu'en ce mois, où l'ombre chasse les rayons si rares de l'automne, que le mouvement artistique reprend peu à peu ses droits.

Elle a pourtant de ravissantes poésies cette saison automnale où le sentiment de l'adieu se mêle aux âpres senteurs des bois. Mais la vie a ses exigences, et les natures poétiques comme les autres sont parfois obligées de renoncer aux exquis mélancolies de la dernière fleur et du dernier parfum.

L'Opéra a brillamment traversé les mois de vacances avec son répertoire de chefs-d'œuvre qui a pu montrer aux étrangers que notre Académie de musique est toujours une des premières du monde, pour ne pas dire plus. Quelques débuts, dont l'importance sera appréciée plus tard, se sont produits. *Otello* a été le point culminant des études et, depuis l'arrivée du grand baryton Maurel, elles ont acquis une activité nouvelle et touchant à la perfection. On assure que l'œuvre de Verdi sera présentée au public vers le 15 octobre.

Viendront plus tard le premier ouvrage de M^{me} Augusta Holmès : *La Montagne noire*, et le *Ballet Hollandais*, de M. Wormser, sur un livret de MM. A. Aderer et C. de Rodaz. Quant à *Tristan et Isolde*, de Wagner, ce n'est qu'au mois d'avril que le célèbre ténor Van Dick viendra créer à Paris ce rôle important.

M. Carvalho a ouvert ses portes le premier septembre avec *Mignon*. D'excellentes reprises de *Manon*, de *Falstaff*, du *Portrait de Manon*, n'empêchent pas les études de *Pris au piège* d'avancer rondement. Il paraît que ce petit ouvrage de MM. M. Carré, et Gedalge pour la musique, est des plus amusants. Une grave indisposition de M. B. Godard a fait

suspendre les répétitions de sa *Vivandière*, dont la partition n'est pas achevée, et dont M^{lle} Delna doit créer le rôle. Après cela, on cite encore d'alléchantes nouveautés : *Guerinica*, de M. Vidal; *Ninon*, de M. Missa; un opéra de M. Dubois, un autre de M. Leroux et un troisième de M. Serpette. On ne connaît pas les titres définitifs de ces derniers ouvrages.

Au moment même où va avoir lieu la rentrée et où chacun se prépare courageusement à la conquête du talent, nous ne saurions trop attirer l'attention des mamans, comme celle des jeunes filles qui se vouent au professorat, sur la remarquable école Hortense Parent. Nous en avons déjà indiqué les grandes lignes et l'admirable fonctionnement.

Nous avons sous les yeux sa brochure : *La lecture musicale appliquée au piano*, et la clarté des définitions de l'auteur est telle, qu'il semble en les lisant, et en se conformant à ses conseils, que l'on devient bon lecteur avant même de les avoir mis en pratique. Aujourd'hui que la lecture musicale occupe une place prépondérante dans l'étude du piano, et même la première pour beaucoup d'artistes, nous engageons nos lectrices à se procurer ce petit opuscule, à le lire avec attention, et elles ne tarderont pas à comprendre tout le fruit que l'on en peut tirer comme toute la supériorité de l'enseignement Hortense Parent.

Il est édité chez Hamelle, 22, boulevard Malesherbes. On trouvera là aussi les ouvrages publiés par cette distinguée musicienne, pour l'Enseignement préparatoire au Professorat, et comprenant les trois degrés de force des élèves : Primaire, Secondaire, Supérieur, et approuvés par l'Institut. Tout cela est merveilleusement écrit et gradué pour arriver solidement et rapidement à une réelle aptitude.

Bien des nouveautés sont en préparation; il convient d'attendre encore un peu pour les voir éclore et s'assurer de leur mérite.

Signalons toutefois, en ce moment où tant de personnes s'adonnent à l'art si récréatif de la guitare, ce gracieux passe-temps de nos grand-mères, l'excellente méthode publiée par MM. Cottin, les célèbres mandolinistes. On peut affirmer qu'elle est la seule vraiment bien comprise pour mettre rapidement l'élève au-dessus des difficultés du mécanisme. De plus, elle a l'avantage de le préparer à l'étude d'instruments plus compliqués, par l'ingénieuse exposition des accords qui donne dès le début, ces notions d'harmonie pratique qui manquent souvent à de brillants exécutants. Éditeur : Alph. Leduc, 3, rue de Grammont.

MARIE LASSAVEUR.

CAUSERIE



MESDEMOISELLES, êtes-vous Chinoises ou Japonaises? de cœur, s'entend. Voici la guerre déclarée entre les deux peuples, et l'on se compte sous tel ou tel drapeau. A dire vrai, je me sens complètement Japonaise; ces petits hommes jaunes qui louchent en parlant de leur patrie m'intéressent tout à fait; les Chinois, me direz-vous, louchent aussi, mais c'est en regardant la patrie des autres, ce qui est bien différent.

Et puis, il y a des similitudes de caractères qui me vont à l'âme; ils sont vifs et légers, intelligents, vaniteux; ils mettent flamberge au vent pour secourir l'opprimé et se battent un contre cent. Que vous en semble? Est-ce qu'il n'y a pas quelque part dans la vieille Europe un peuple qui a ces défauts et ces qualités?

L'histoire du Japon ressemble aussi beaucoup à la nôtre, seulement l'horloge qui en marque les heures à travers les siècles retarde de plusieurs centaines d'années sur la nôtre. Jugez-en par ce seul fait qu'en 1867 encore, l'empire appartenait aux maires du palais, que le régime féodal y fleurissait avec toutes ses tyrannies et que les empereurs, prisonniers sur parole de leurs grands feudataires, naissaient, se mariaient et mouraient sans avoir régné, surtout sans avoir gouverné. Le territoire, l'armée, la fortune étaient entre les mains des marquis et des comtes japonais; malheur au petit hobereau ou au souverain qui aurait fait mine de se révolter!

Cependant, un jour, les abus lassèrent tant de patiences, qu'un groupe de mécontents hardis entoura le jeune empereur. Celui-ci, dans sa vingtième année, aspirait à un rôle moins effacé que celui de roi fainéant et, après des mois de luttes sanglantes, il parvint à reconquérir son empire. Les grandes familles se virent alors dépouillées de leurs domaines, vastes comme des provinces; il y eut des effondrements cruels, et bien des nobles ruinés, honteux et misérables, vinrent chercher un refuge dans la ville impériale, cachés dans d'humbles maisons qui ne livraient que trop le secret de leur détresse.

Le jeune souverain, n'oubliez pas qu'il avait vingt ans, heureux de s'être débarrassé de la tutelle de ses maires, qui en auraient remontré à Charles Martel lui-même, aimait à se montrer chaque jour à cheval dans les rues de Tokio. Il traversait les quartiers les plus populeux et rentrait ensuite au palais par un chemin qui était toujours le même. Or, ce chemin, mesdemoiselles, n'était ni brillant, ni commode, mais il comprenait dans son itinéraire une certaine ruelle au fond de laquelle une maison silencieuse s'élevait comme pour barrer la route au jeune empereur. Le cavalier, arrivé devant cette demeure, retenait l'allure de son cheval et passait lentement sous une fenêtre où, presque toujours, une ravissante apparition le dédommageait des inconvénients de sa route dans ce quartier perdu.

C'était une jeune fille svelte, grande, au profil régulier, au teint blanc, avec des yeux obliques si intelligents et si vifs qu'il n'y en avait certainement pas de pareils dans tout l'empire. On n'exagère rien, en se plaçant au point de vue des Japonais, si l'on affirme que cette jeune inconnue était d'une merveilleuse beauté.

L'empereur ébloui, fasciné, mais soucieux de garder à sa couronne l'éclat si péniblement conquis, s'informa du nom et du rang de cette belle inconnue. O bonheur! elle était digne de s'asseoir sur un trône; et sa famille, déchue de sa splendeur par suite des événements politiques, appartenait à la noblesse.

L'empereur épousa cette belle sujette; et c'est elle qui partage encore à l'heure actuelle le poids de la couronne japonaise. Non seulement elle est très belle, mais elle a un charme, une grâce auxquelles personne ne peut résister dans son entourage. Les étrangers, moins impressionnés que ses sujets par cette beauté jaune, la déclarent tout à fait charmante, gaie, rieuse et quand même très grande dame à l'occasion. Chaque année elle consacre, suivant l'usage, deux jours à recevoir les étrangers de marque: un jour pour les hommes, un jour pour les femmes. Elle se fait présenter chaque visiteur, lui adresse quelques mots gracieux et le congédie avec un sourire, — c'est une bonne politicienne. — Aux femmes, elle fait voir avec orgueil ses chrysanthèmes, qui sont admirables, invraisemblables même, et dont elle est justement fière. Il y en a de toutes les formes, de toutes les couleurs, échevelés, veloutés, du blanc le plus pur, du

pourpre le plus sanglant, avec des dégradations qui semblent nuancées par le pinceau le plus habile. Quelques-unes de ces fleurs merveilleuses atteignent la dimension d'une assiette, et l'impératrice les aime plus que ses bijoux, paraît-il.

Si je vous ai raconté ce petit roman du couple impérial, c'est avec l'espoir de vous conquérir à la cause du Japon. Ai-je réussi ?

Nous voici en pleine saison de chasse. Cette année, on a immolé des hécatombes de perdreaux et de lièvres. Qui dit chasses, dit chasseurs, c'est-à-dire récits fantastiques à la veillée, après un plantureux dîner, alors que les Nemrod, fatigués, voient passer à travers la fumée bleuâtre de leurs cigares les ombres plaintives de leurs victimes. Un de ces soirs, où nous devisions sous l'âtre monumental d'une antique cheminée à la lueur adoucie des lampes voilées, une sorte de tournoi s'est engagé entre les chasseurs au sujet de leurs coups les plus étonnants. Bien que, sur la terre normande, nos narrateurs avaient peu à peu donné une telle ampleur à leurs récits qu'on se fût cru en Gascogne :

— J'entends craquer les broussailles; j'épaule; je vois passer un cerf; je tire; je le blesse, il bondit et disparaît.

— Une bête perdue, dis-je au garde, qui arrivait.

— Oui, mais vous avez l'autre.

— Quel autre ?

— Ils étaient deux !

— Pas possible !

— Je vous assure, voyez plutôt.

En effet, nous trouvâmes la femelle sur place; et, cent pas plus loin, le mâle gisait dans une mare de sang. Un autre a tué quatre cerfs ou chevreuils en se tournant aux quatre points cardinaux, le temps de faire poum, pif, paf, baïm. Alors, un jeune convive qui n'avait rien dit jusque-là, se mit d'une voix tranquille à nous raconter sa chasse à lui; il venait du Bengale...

Bon Dieu, quel gibier ! Tigres, panthères, éléphants, il y en avait pour tous les goûts. Et ces ruses des grands pachidermes ! et cette passion terrible de l'homme pour le danger ! Cette lutte pour circonvenir la source où vient boire le couple du fauve royal ! Et cet amour fidèle de l'éléphant pour ses compagnons, dont il emporte le cadavre pour le soustraire à la profanation du contact de son ennemi !

Que de détails intéressants ! que de remarques émouvantes !

Peu à peu, les chaises s'étaient rapprochées et formaient un cercle étroit autour du conteur; on le questionnait, on le poussait et, de temps à autre, une de nous, poursuivie par quelque

vision fantastique des dangers à courir dans ces pays étranges, faisait d'une voix troublée quelque question sur les mœurs des serpents. A propos de chasses dans les Indes, cela est bien permis; mais il est curieux de remarquer la place importante que tient le serpent dans les inquiétudes et les répugnances de la femme. Un souvenir du paradis terrestre peut-être. Toujours est-il qu'après avoir palpité aux récits successifs des dangers courus en présence des tigres et des panthères, nous, les femmes, fîmes dériver la conversation du côté de notre ennemi rampant. Et alors ce furent des petits cris, des pâleurs, des gestes de dégoût, et des questions, et des interruptions, et des révoltes. Songez donc, mesdemoiselles, un homme qui vous raconte d'une voix sourde et lente, plutôt par complaisance que par conviction, les faits et gestes de ces horribles reptiles; qui a vu un boa enlacer de ses anneaux formidables les branches d'un banian aux cent pieds contre lequel il s'appuyait sans méfiance; qui, en entrant dans la jungle, a vu bondir contre lui un cobra irrité; qui, traversant les immenses prairies, entendait bruire dans les herbes le grand palunga, rampant à sa suite pour l'atteindre et le frapper de son dard. N'y avait-il pas là provision de cauchemars pour plusieurs nuits ?

Voici une causerie bien exotique, et je m'en aperçois un peu tard. Chinois, Indiens, Japonais, ils y ont tous passé, et je n'ose plus vous parler de nos parties champêtres si modestes après l'évocation des grands spectacles d'un autre monde. Pourtant, en cette saison, dans notre jolie France, où les bois sont si touffus, les prairies si vertes et les rivières si fraîches et si fertiles sous le ciel bleu et le gai soleil, il fait bon, en automne, quand la famille est rassemblée aux champs, de partir en caravanes, avec cinq livres de veau, un jambon et une tarte indigeste, pour aller déjeuner sur l'herbe. Les uns sont en voiture, et ils choisissent un break pour être sûrs de recevoir toute la pluie, s'il en tombe; les autres ont préféré leurs bicycles ou leurs tandems; on part, le soleil est intermittent, mais le baromètre monte. Hélas ! après une heure d'espérances, de craintes et de vent, la pluie se met à tomber et la grêle s'en mêle bientôt. Les plus prudents s'emparent des provisions pour les sauver de la noyade; d'autres gémissent, ce sont les cœurs faibles, tous se mouillent jusqu'aux os. Enfin, on arrive devant une ferme, on s'engouffre dans l'unique salle où flambe un grand feu, on se secoue, on se sèche, on rit, on a faim, et bientôt le soleil reparait au ciel et dans nos cœurs. Qu'il en soit ainsi de toutes vos épreuves, mesdemoiselles !

C. DE LAMIRAUDIE.

DEVINETTES

Charade

Un pronom possessif fixera mon premier.
Un arbre audacieux formera son dernier.
Et c'est un arbre encor qui fera mon entier.

(A. V. 1855.)



Acrostiche double

Avec les lettres suivantes, former sept mots qui, par le choix de leur première et dernière lettre, donneront dans le sens vertical le nom de deux villes illustrées par une célèbre patriote :

AG
SE
IE
IM
TN
AI
VE

(X. Y. Z.)

Mots en trident

Verticalement : Un prénom féminin. — Un roi d'Assyrie bien célèbre.
— Lorsqu'une loi est acceptée, elle est...
Horizontalement : Tout rond. — Pour écrire. — Breuvage parfumé.
(Reine-Marguerite, à Roubaix.)

Rébus graphique

Lire la phrase exprimée ci-après :

JOUR jour JOUR JOUR jour JOUR jour JOUR

(Pâquerette de la lys.)



Mots en triangle syllabique

Véhicule. — Fixer. — Un vêtement de pénitence. — Synonyme de comparer. — Préposition.

(Une ancienne abonnée.)

Mots en losange

1° Dans une cachette. — 2° Dans les déclinaisons. — 3° Empereur romain. — 4° Un nom qu'on a beaucoup prononcé ces temps derniers. — 5° Ile de l'archipel. — 6° Avec les Grâces. — 7° Pour la respiration.

(Muguet des bois.)

EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE SEPTEMBRE

MOTS EN H :

S F
C E
A N
R RACINE
O L
N N

ANAGRAMME : Grèbe. — Berge.

ENIGME : Soupir.

MOTS EN PARALLÉLOGRAMME :

E I D E R
L E G A L
S A P I N
L E S E R

MOTS EN ROUE :

Y
R
M
N
P
S
I
M
P
E
R
E
U
R
R
O
M
A
I
N

DERNIÈRES PAROLES : Mgr Affre, tué sur la barricade pendant la révolution de 1848.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.

Paris — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.